



François TRISTAN L'HERMITE

Théâtre-documentation

A large, detailed illustration in the background. It depicts a man in a red and white robe, possibly a scholar or philosopher, holding a book and pointing towards a bust of a man's head on a pedestal. The scene is set within an architectural frame.

**La Mort de
Sénèque**



François
TRISTAN L'HERMITE
1601-1655



La Mort de Sénèque



LA MORT DE SÉNÈQUE

Tragédie en cinq actes et en vers.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, en 1644.

Personnages

NÉRON

SABINE, *Poppée*

SÉNÈQUE

RUFUS, *capitaine des Gardes*

PISON, *chef des Conjurés*

SÉVINUS, *sénateur*

ÉPICARIS, *affranchie*

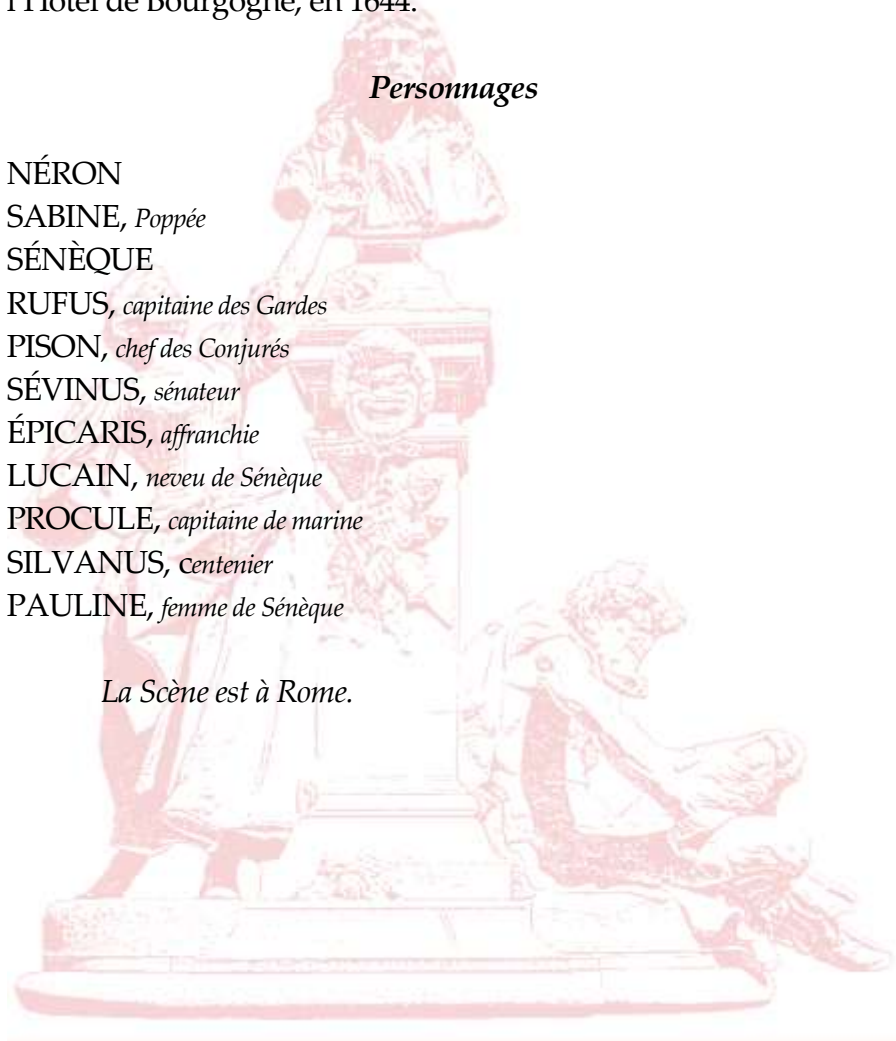
LUCAIN, *neveu de Sénèque*

PRORULE, *capitaine de marine*

SILVANUS, *Centenier*

PAULINE, *femme de Sénèque*

La Scène est à Rome.





À MONSIEUR LECONTE DE SAINT-AIGNAN

MONSIEUR,

Il paraît que les traits de bonté dont vous m'honorez m'apportent presque autant de trouble qu'ils vous acquièrent de gloire, et que dans la hâte que j'ai de vous en exprimer le ressentiment, je mets toutes choses en œuvre. En effet il semble que je ne donne cette pièce de Théâtre au jour, que pour mettre ma reconnaissance en vue : et que je ne fais publier cette MORT que pour apprendre à tout le monde que je vous ai voué ma vie. Quoi qu'on en die, MONSIEUR, je serai assez consolé de cette sorte de confusion si vous en estimez le zèle, et si selon cette noble Indulgence que vous avez pour mes défauts, vous daignez agréer d'être le Parrain de cet Ouvrage. J'espère que votre illustre nom servira d'Asile à des productions d'esprits plus heureuses et que je ferai voir quelque jour par de plus illustres Vers, que vous êtes Maître de leur source : j'avoue, MONSIEUR, qu'une si haute générosité que celle que vous m'avez témoignée, me pique de ressentiment, et que pour répondre à des faveurs si grandes je me

LA MORT DE SÉNÈQUE

propose de grands desseins. Je ferai sans doute un rare effort en cette occasion, pour me parer du soupçon de l'ingratitude. Possible ferai-je une peinture de vous, qui se pourra défendre du temps : Possible m'immortaliserai-je comme Phidias, dans une excellente image de la Vertu. Les Muses n'ont point de pinceaux que je ne puisse manier avec quelque adresse ; et je saurai bien mêler en ce Crayon, leurs plus éclatantes couleurs. En cet endroit si délicieux que je n'ose le nommer travail, j'aperçois des matières de longues veilles et des Esprits plus laborieux que le mien, pourraient bien perdre haleine en cette Carrière. Mais ce qu'il y a de pénible en cet ouvrage m'étonne moins, que ce qu'il y a d'éclatant en ce sujet ne m'éblouit. J'y vois partout de si grandes beautés qu'elles tiennent mon choix en balance : et je consumerais bien à les admirer, tout le temps qui me serait donné pour les décrire. Si je regarde la grandeur de votre Race, j'aperçois dans votre Maison la plus grande partie des plus nobles Maisons de France. C'est un champ semé de Lauriers ; c'est un Arbre de plusieurs siècles, dont toutes les branches sont couronnées. C'est un long ordre de Héros où l'on peut compter autant de Demi-dieux que de têtes. Si je tourne les yeux sur votre valeur, je n'y vois que des prodiges héroïques dès votre plus tendre jeunesse. J'y remarque beaucoup de Combats plus dignes d'être célébrés par les plus belles plumes, que celui d'Hector et d'Ajax, et dont vous avez remporté tout l'avantage. J'y trouve encore quantités de grandes choses, faites pour l'honneur de l'État, et par qui votre réputation s'est fort élevée. J'y vois d'admirables exploits où vous ne vous êtes signalé qu'en remportant beaucoup d'honorables blessures qu'en vous couvrant des marques de ce noble empressement vers le péril, qu'on peut appeler une ardeur

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

affamée de gloire. D'autre part, MONSIEUR, si je considère votre esprit et votre mémoire, ce sont deux choses qui passent l'imagination ; ce sont deux autres sortes de Miracles dont nous n'avons presque point d'exemples, l'un est si vif et si brillant, l'autre est si riche et si fidèle, et tant de jugement les conduit, que je ne connais rien de plus merveilleux : et c'est avec vérité que j'ai pu vous dire là-dessus :

Quelle qualité me surprit,
Qui pour son rare éclat doit être la première ?
Fut-ce ton cœur, ou ton esprit,
Si l'un est tout de feu, l'autre est tout de lumière.

L'un est gros de cette valeur,
Qui relève la Gloire et soutient l'Innocence,
L'autre est tout plein de la chaleur
Dont la Raison s'exprime avec magnificence.

Mais tous ces avantages, MONSIEUR, ne sont rien que de superbes libéralités de la Nature, et vous pourriez encore faire vanité d'autres Biens, qui sont aussi considérables, et qui demandent que notre âme travaille pour les acquérir ! Je parle de ces divines habitudes que la Raison établit en nous en dépit des sens ; et qu'on ne gagne que par violence. Cette sagesse vigilante, qui règle avec tant d'autorité les passions qui se débordent, et qui se conserve le pouvoir de les calmer lors qu'elles sont les plus émues : qui donne des preuves par mille soins, d'une ardente amour pour la Gloire ; faisant bien à tout le monde, avec tant de facilité, de discernement, d'ordre et de grâce. En cet endroit, MONSIEUR, je ne sais si je n'aurais point à me plaindre de votre Modestie, en me louant de votre Libéralité ! Cette Vertu toute pudique, semble un peu trop

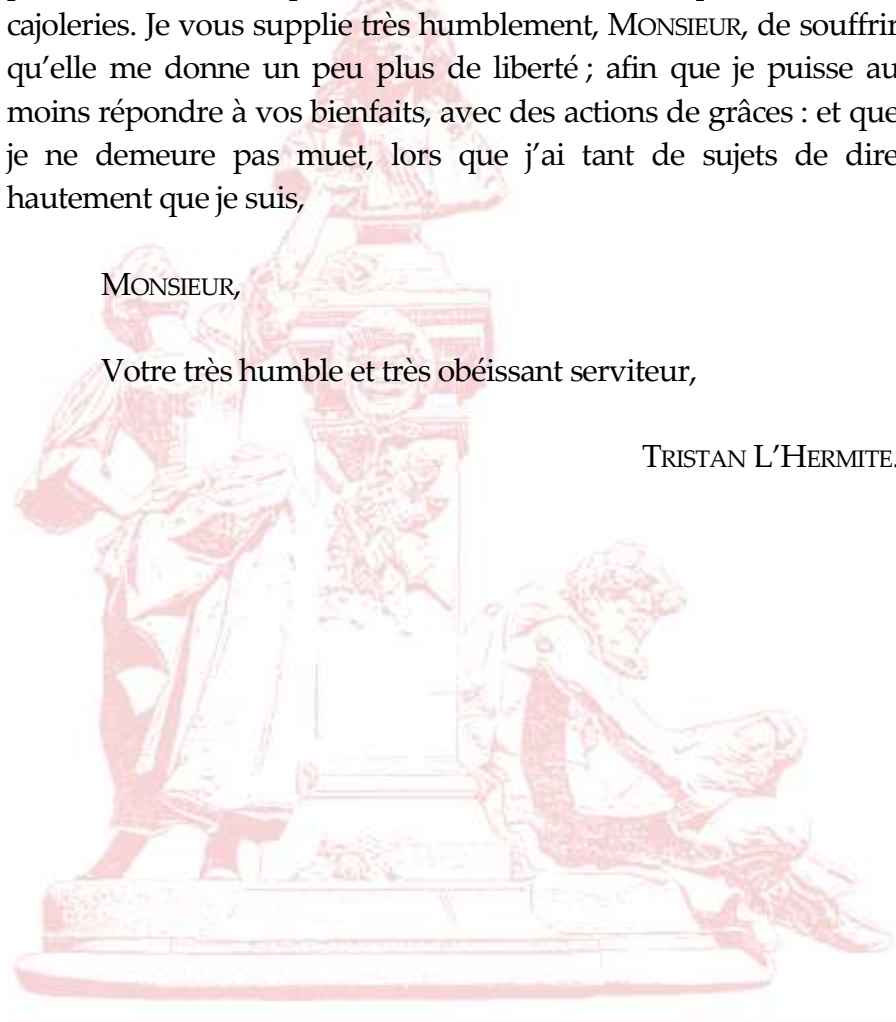
LA MORT DE SÈNÈQUE

jalouse des intérêts d'une si magnifique Sœur ; elle veut toujours fermer la bouche à ceux qui lui donnent des louanges, et lui faire passer toutes nos expressions de reconnaissance, pour d'inutiles cajoleries. Je vous supplie très humblement, MONSIEUR, de souffrir qu'elle me donne un peu plus de liberté ; afin que je puisse au moins répondre à vos bienfaits, avec des actions de grâces : et que je ne demeure pas muet, lors que j'ai tant de sujets de dire hautement que je suis,

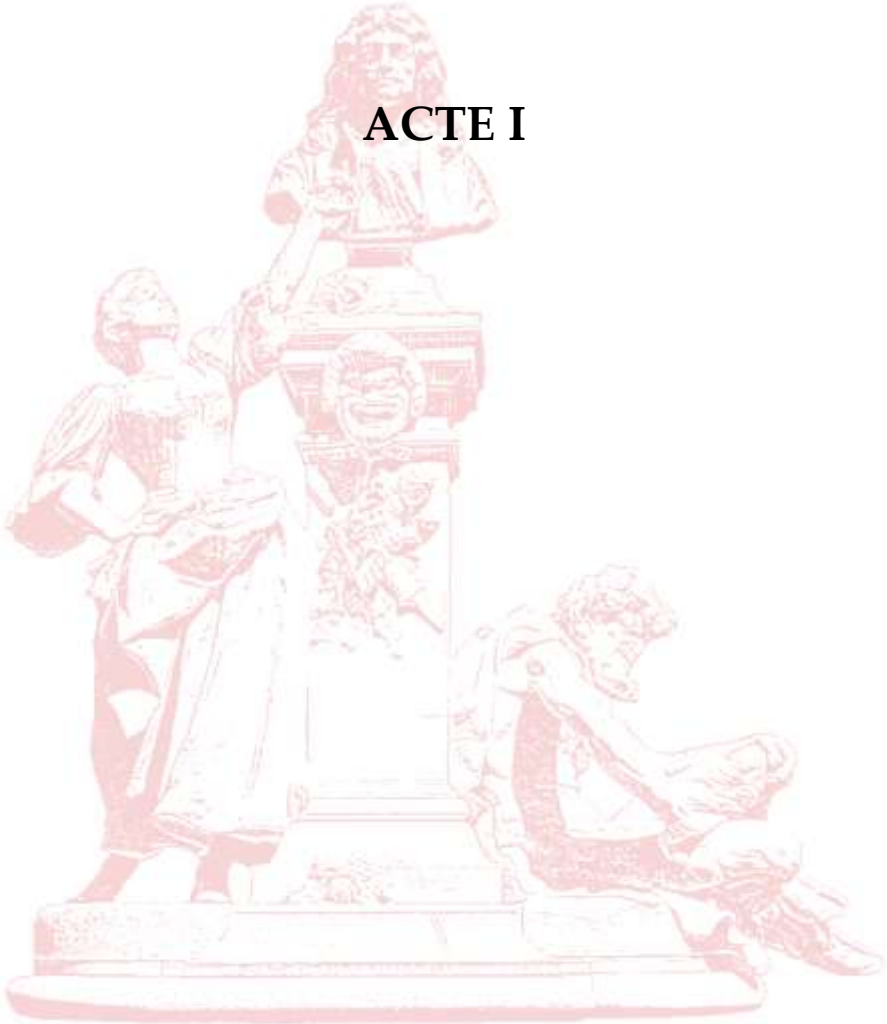
MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

TRISTAN L'HERMITE.



ACTE I





Scène première

NÉRON, SABINE

NÉRON.

Enfin selon mes vœux, Sabine est sans Rivale ;
L'infidèle Octavie au sépulcre dévale.
Cet esprit si contraire à mes intentions
Qui blâmait en secret toutes mes actions,
Ne fera plus mouvoir la langue envenimée
Qu'il fit toujours agir contre ma renommée.
Dans ses prétentions son espoir l'a trompé
Je suis bien affermi dans le Trône usurpé,
Et ce Monstre infernal qu'on va réduire en cendre,
Ne peut plus avoir lieu de m'en faire descendre.
Pensant me dépouiller d'un ornement si beau
Ce serpent a laissé sa dépouille au tombeau ;
Rien ne peut désormais nous mettre en jalousie,
Faisons festins, Sabine, et chantons Talasie.

SABINE.

Il ne faut pas encor se réjouir si fort ;
De ce serpent éteint le venin n'est pas mort ;

Ce dangereux poison s'entretient et sommeille
En cent cœurs factieux qui l'ont pris par l'oreille,
Et qui de ta clémence irritant leurs rigueurs
Tâchent de le répandre en tous les autres cœurs.

NÉRON.

Ils n'ont qu'à se nommer, nous leur ferons apprendre
Dès que nous l'aurons su ce qu'ils ont à répondre.

SABINE.

Ils se pourront nommer avecque sûreté
Si tu n'as point pour eux plus de sévérité,
Je voudrais bien savoir de quel mal est suivie
La moiteur de tant d'yeux qui pleurent Octavie,
Et les traits qu'ont produit cent esprits délicats,
Qui de son frère mort font encor tant de cas.
Tels vivent en repos, qui pour notre ruine
Élèvent tous les jours la vertu d'Agrippine,
Et qui des citoyens attisant la fureur,
Te font toujours passer pour un objet d'horreur.
César, pour affermir une grandeur naissante
On ne doit point avoir de souffrance innocente,
Il faut à tout le monde imposer le respect,
Et perdre promptement ce qui paraît suspect.
Pour s'assurer d'un Trône, il faut être capable
De confondre parfois innocent et coupable ;
Et de ne discerner point ce qu'on doit immoler
Quand notre impunité nous peut faire ébranler.
Mais tu pratiques mal cette bonne maxime :
Ceux qui sont accusés et convaincus du crime
D'ennemis capitaux, du Prince et de l'État,

LA MORT DE SÉNÈQUE

Pourront encore faire un second attentat.

NÉRON.

Qui sont ces gens de bien, dignes qu'on les honore ?

SABINE.

Je les pourrais nommer ; Pison, Sénèque encore.

NÉRON.

N'ont-ils pas confondu cette accusation ?

SABINE.

Ils ne s'en sont lavés que par corruption ;

L'Or et les Diamants épars en abondance

Entre tes Favoris, ont fait leur innocence.

César, selon le droit qui leur fut lors rendu

Un pauvre criminel se fut trouvé perdu :

Le bien leur fit ôter les charges les plus fortes,

Ils sauvèrent leur vie avec des choses mortes.

NÉRON.

Sénèque n'en fut pas au moins, nul ne le croit.

SABINE.

Voilà l'autorité de ce flatteur adroit,

Il ne lui faut qu'un trait de sa vaine éloquence

Pour se faire excuser des maux de conséquence.

Sa parole attrayante a des inventions

Pour te faire approuver ses noires actions.

Silius qu'il fit bannir, et qu'il avait à craindre,

De toutes ses couleurs le sut fort bien dépeindre

Quand passant du mépris de son style énervé

Au reproche des maux dont il s'est mal lavé ;

Il fit un grand portrait de cette âme perverse

Qui blâme en ses écrits les abus qu'elle exerce,

Tient à félicité de ne posséder rien,

Et travaille toujours pour assembler du bien.
Qui l'art des Courtisans si hautement décrie,
Et pour tes Affranchis a tant de flatterie :
Enfin l'ami du luxe et de tous ses appas
Qui fait impunément ce qu'il n'approuve pas,
Je ne puis plus souffrir qu'un pédant hypocrite
Joigne de si grands biens à si peu de mérite,
Et surpasse en jardins et meubles précieux
Les Princes après toi les plus délicieux.

NÉRON.

Son bien n'est pas son crime, il est plutôt mon vice ;
J'ai prodigalement reconnu son service,
Mais étant comme moi redevable à ses soins,
Un Empereur Romain ne pouvait faire moins.
S'il faut que la Fortune à mes souhaits réponde,
Je veux donner ensemble et perdre tout le Monde.

SABINE.

Nul ne te blâmerait de donner par excès,
Si tes profusions avaient un bon succès ;
Mais comme l'Italie aujourd'hui te reproche,
Ta libérale main sème sur une roche,
Et faisant à cet homme aveuglement du bien,
Engraisse un champ ingrat qui ne rapporte rien.
C'est un indigne objet de tes magnificences
Qui s'est rendu fameux par ses méconnaissances.
Lorsque sur les bienfaits il écrit doctement
Son cœur pour les bienfaits est sans ressentiment,
As-tu jamais fait voir un fruit de ton étude
Qu'il n'est empoisonné d'un trait d'ingratitude ?

LA MORT DE SÈNÈQUE

Et n'a-t-il pas donné mille indices divers
Qu'il compose lui-même, ou corrige tes vers ?
Le voit-on applaudir lorsque sur le Théâtre
Tu rends de ton récit tout le peuple idolâtre ?
Et lorsque tes discours avecque tant d'éclat
Par mille attraits charmants ravissent le Sénat ;
Sa mine et ses façons font-elles pas paraître
Que le simple Écolier parle devant son Maître ?
Il peut bien prendre haleine et cesser désormais
De vendre à prix d'argent les faveurs du Palais ;
Un plus homme de bien devrait tenir sa place,
A-t-il encor le front d'attendre qu'on le chasse ?
Tu sais bien que Sénèque et Burrus n'étaient qu'un
Qu'ils avaient les honneurs et les biens en commun ;
Qu'ils ont également partagé ta puissance,
Gagné même crédit, et pris même licence ;
Et qu'étant d'Agrippine appuyés hautement,
Ils l'ont comme à l'envi, traitée ingratement :
L'un s'en doit-il aller sans que l'autre le suive ?
Faut-il que Burrus meure, et que Sénèque vive ?
C'est à toi seulement qu'il peut être permis
De respecter si fort tes plus grands ennemis,
Pour moi je n'aime point cette avide Sangsue
Qui ne peut contenir l'humeur qu'elle a reçue,
Et qui par le moyen de ses secrets ressorts
Te veut avec le sang, ôter l'âme du corps.
Ne trouve point mauvais si mon zèle s'exprime
À chercher ton salut en découvrant son crime.
C'est un Dieu qui me porte à rompre son dessein,

C'est un petit César qui parle dans mon sein,
Et qui te donne avis que cet homme perfide,
Si tu ne le préviens, sera ton parricide.

NÉRON.

Sabine c'est sans doute une éponge à presser ;
Mais pour le perdre mieux il faut le caresser,
Il faut lui tendre un piège avec tant d'artifice
Qu'on lui puisse imputer notre propre malice ;
D'un filet si subtil il faut l'envelopper
Qu'il s'y perde lui-même en pensant échapper,
Et que les gens de bien déçus par l'apparence,
En le voyant périr blâment son imprudence ;
Rencontrant un écueil en un port apparent,
Ce grand Maître apprendra qu'il est fort ignorant.

SABINE.

Pourquoi dans ce dessein prendre une voie oblique ?

NÉRON.

De peur de nous charger de la haine publique,
L'envie avec cent yeux nous regarde de près,
Il ne faut pas agir pour repartir après.
Ma haine en cet endroit doit être circonspecte,
Tu sais l'humeur du peuple, il faut qu'on la respecte.
Ce farouche animal sujet au changement,
Commence à s'ennuyer de mon gouvernement,
Et pourrait essayer de se mettre en franchise
Si mes déportements lui donnaient quelque prise.
Le Sénat qui me hait et feint de m'adorer
Ne voudrait qu'un sujet pour me déshonorer
Pour me lancer un trait de sa rage couverte,
Et pousser les Romains à conspirer ma perte.

LA MORT DE SÉNÈQUE

Puis, me dois-je assurer d'avoir un serviteur
Faisant ouvertement périr mon Précepteur ?
Si désirant ma mort il garde le silence,
Je ne saurais le perdre avecque violence.

SABINE.

Il vient pour ses pareils des poisons d'Orient
Dont la douce rigueur fait mourir en riant.

NÉRON.

Sabine à l'entreprendre on a perdu ses peines,
Il n'étanche sa soif qu'au courant des fontaines,
Et depuis quelque temps, pour apaiser sa faim
Ne mange que des fruits qu'il cueille de sa main.

SABINE.

Son crime se fait voir par cette défiance,
Qui donne ainsi matière à ton impatience :
Faut-il que cet ingrat soit assez effronté
Pour vouloir vivre encor contre ta volonté ?
Il faut ; mais le voici ce savant Personnage,
À son funeste abord je change de visage :
Prends bien garde à sa mine, il est assez aisé
D'y voir un sentiment subtil et déguisé,
Il vient pour te surprendre enflé d'une harangue,
Quelque nouveau poison va couler de sa langue.

NÉRON.

Vois si facilement on me peut abuser,
Et lequel de nous deux sait le mieux déguiser,
Écoute nos discours.

SABINE.

Ah ! je quitte la place,
Cet objet me déplâit, me choque et m'embarrasse.



Scène II

NÉRON, SÉNÈQUE, RUFUS

NÉRON.

Rufus fais-le avancer ; mon père que veux-tu ?
Puis-je de quelque grâce honorer ta vertu ?

SÉNÈQUE.

César depuis le temps que ma soigneuse adresse
S'applique à cultiver l'espoir de ta jeunesse,
Et t'enseigne des Rois le glorieux métier,
Le Soleil n'a point fait trois fois un lustre entier.
Mais qui pourrait compter les biens dont par ta grâce
Je fus fait possesseur durant ce peu d'espace ?
Quels avarés désirs, quels avides souhaits
Ne seraient point comblés par de si grands bienfaits
Et parmi les Romains quelle richesse égale
Les trésors que je tiens de ta main libérale ?
Sans doute ces efforts nobles et généreux
Mettraient ton Précepteur en un état heureux,
N'était que le bonheur abhorre l'opulence,
Et consiste au repos plutôt qu'en l'abondance.

LA MORT DE SÈNÈQUE

Achève ton Ouvrage et ma félicité,
Laisse à ton serviteur plus de tranquillité,
Reprends tous ces bienfaits, et permets que je quitte
Ces marques de ta gloire, et non de mon mérite ;
Qui pour en bien parler sont des fardeaux pesants
À m'attirer l'Envie et charger mes vieux ans.
Permetts qu'ayant servi sous un si digne Maître
J'aïlle me délasser en un séjour champêtre,
Où bien loin du murmure et de l'empressement,
Je puisse entretenir mes livres doucement.
Auguste ton Aïeul plein de reconnaissance
À deux de ses Amis donna même licence ;
Eux, dis-je, qui n'avaient que les prospérités,
Les biens et les honneurs qu'ils avaient mérités,
L'ayant toujours servi dans la guerre civile,
Ou fourni de conseils pour gouverner la ville.
De moi, je suis encore à deviner pourquoi
J'ai reçu tant d'honneurs et de bienfaits de toi ;
Si ce n'est pour t'avoir donné par aventure
Des lettres et des arts la première teinture.
Mais si dans ce sentier mes soins t'ont avancé,
L'honneur de te servir m'a trop récompensé ;
Les traits de ton Esprit et ceux de ta mémoire
En cent occasions ont trop fait pour ma gloire.
Fallait-il pour cela que tes rares bienfaits
M'élevassent ainsi plus haut que mes souhaits,
Et que ton amitié donnât à ma fortune
Tant de lustre et d'éclat qu'elle m'en importune ?
Par des dons excessifs fallait-il me lier,

Et mettre en si haut rang un simple Chevalier ?
En rendant à tel point ma fortune établie,
Tu m'apprends ta grandeur, et fais que je m'oublie ;
Mon jugement s'égare en ces Biens superflus,
Je m'y cherche moi-même et ne m'y trouve plus.
Quoi ? celui qui du luxe est des grand adversaires,
Ne serait pas content des choses nécessaires ?
Aurait tant de jardins, aurait tant de Maisons
À s'aller divertir en toutes les Saisons ?
Il n'est pas raisonnable, il ne m'est pas loisible
De faire à mes Écrits un affront si visible.
Reprends donc tant de biens reçus mal à propos ;
Et souffre à l'avenir que je vive en repos ;
N'en embarrasse plus un Vieillard inutile
Qui pour les gouverner se trouve trop débile.
Tu n'as plus de besoin de mes enseignements,
Ton Trône est affermi de clous de diamants,
Nul autre plus que toi n'a d'esprit ni d'adresse,
Il faut que ta bonté laisse en paix ma vieillesse.
Par là, tu fermeras la bouche aux Envieux,
Et feras estimer ton choix judicieux
Qui ne sait élever à des grandeurs extrêmes
Que ceux qui de bon cœur en descendent d'eux-mêmes ;
Et n'enrichit si fort, que ceux-là seulement
Qui savent des grands Biens user modérément.

NÉRON.

Ici l'effet d'un soin qui me fut nécessaire,
Me sera favorable, et te sera contraire :
Je vais par tes leçons t'imposer une loi,

LA MORT DE SÉNÈQUE

Et de ton propre bien me servir contre toi,
Puisque tu m'as instruit en l'art de me défendre
De tous les arguments qui me pourraient surprendre,
Et que tu m'as appris à me bien démêler
Sur tous les incidents dont on peut me parler.
Pourquoi fais-tu si fort éclater mes largesses,
Toi qu'on voit reconnu de si peu de richesses,
Et qui selon les soins dont tu m'as obligé
Mériterais qu'en Or ton Marbre fût changé ?
Toi qui mériterais que ta Maison fût pleine
Plutôt de Diamants que d'Ivoire et d'Ébène.
Tu dis que par Auguste, à deux de ses Amis,
Ce que tu veux de moi fut autrefois permis ;
Tu sais bien toutefois qu'Agrippe et que Mécène,
Obtenant de César du relâche à leur peine
En un âge caduc beaucoup plus que le tien,
Ne furent pas pourtant dépouillés de leur Bien :
Et si tout l'Univers en veut être l'arbitre,
Tu possèdes le tien à beaucoup meilleur Titre.
Mon Aïeul fut à Rome, et parmi les Combats,
Aidé de leur conseil, assisté de leur bras,
Je l'avoue, il est vrai, mais en même occurrence
Tu m'aurais obligé de pareille assistance ;
Et j'ai reçu de toi des veilles et du soin
Dont l'état de mon règne avait plus de besoin.
Te puis-je prêter l'Auteur de ma naissance ?
Il m'a donné la vie, et toi la connaissance
Et je n'ai pas appris à mettre en même rang
Les Âmes et les Corps, les Esprits et le sang.

Vois lequel de nous deux à l'autre est redevable ;
Tu m'as montré les Arts ; et l'Art incomparable
D'attirer les souhaits, de fléchir les rigueurs,
D'arrêter les Esprits, et de gagner les cœurs :
Tes leçons m'ont pourvu de grâce et d'éloquence,
Et ce sont des bienfaits qui sont de conséquence.
De moi, tu n'as reçu que des biens fort légers ;
Qui se trouvent sujets à beaucoup de dangers ;
Que l'eau peut emporter, que le feu peut détruire,
À qui cent accidents sont capables de nuire :
Et ce qui m'est honteux, c'est que des affranchis
Se sont auprès de moi beaucoup plus enrichis.
Mais avant qu'il soit peu comme je fais mon compte,
J'augmenterai ton bien pour amoindrir ma honte.
Tandis, oblige-moi de ne me quitter pas ;
D'observer ma conduite, et de guider mes pas ;
Tu sais qu'aux voluptés la pente est fort glissante
À ceux dont la jeunesse est forte et florissante.
Occupe ta sagesse à régler mes désirs,
À compasser toujours mes jeux et mes plaisirs,
Afin que ta prudence à bon droit estimée
Fasse accroître ma gloire avec ta renommée.
Quoi, me vouloir quitter ? ce serait me trahir,
M'abandonner au vice, et me faire haïr :
On ne parlerait plus que de mon injustice,
Que de ma violence et de mon avarice ;
Ce désir de repos et de tranquillité,
À crime capital te serait imputé ;
Et tu ne voudrais pas acquérir de la gloire

LA MORT DE SÉNÈQUE

Causant à tes Amis une tâche si noire.
Ne me parle donc plus de cet éloignement,
Et demeure toujours en ton appartement :
Va mon Père.

SÉNÈQUE.

Ô César !

NÉRON.

Fais ce que je désire,
C'est le bien de César, et celui de l'Empire.

RUFUS.

Quels tendres sentiments, qu'en dites-vous Seigneur ?

SÉNÈQUE.

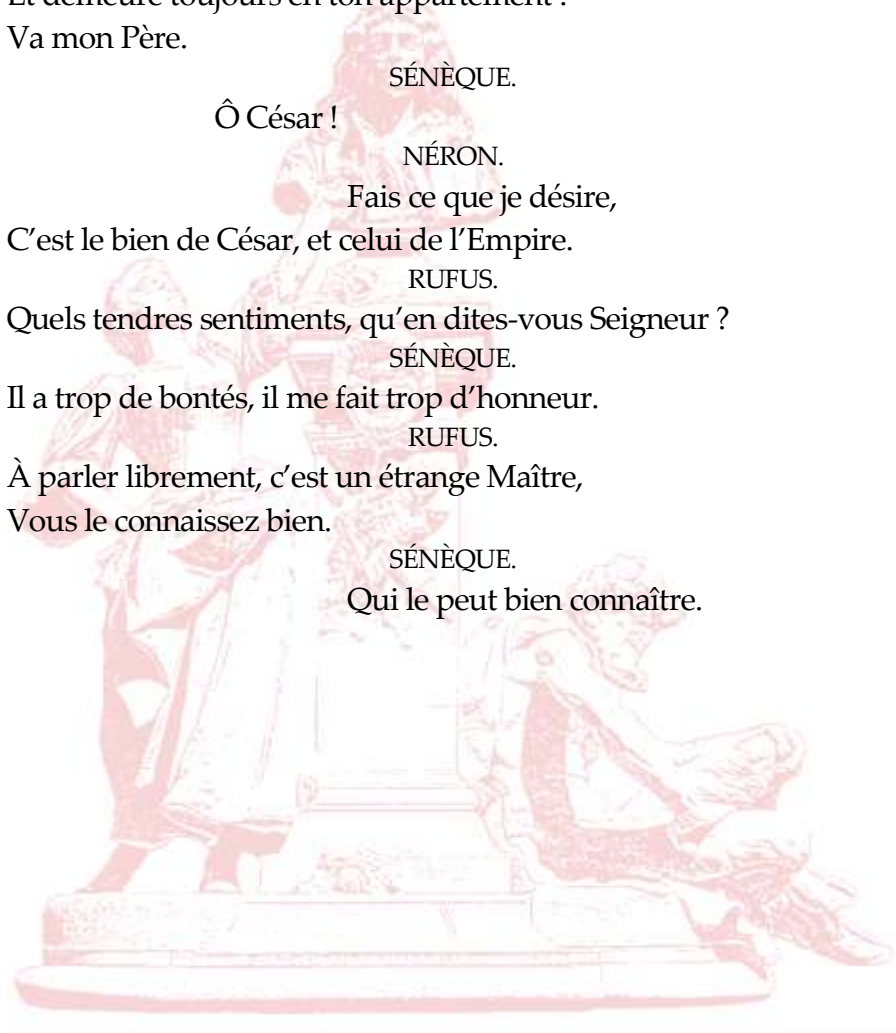
Il a trop de bontés, il me fait trop d'honneur.

RUFUS.

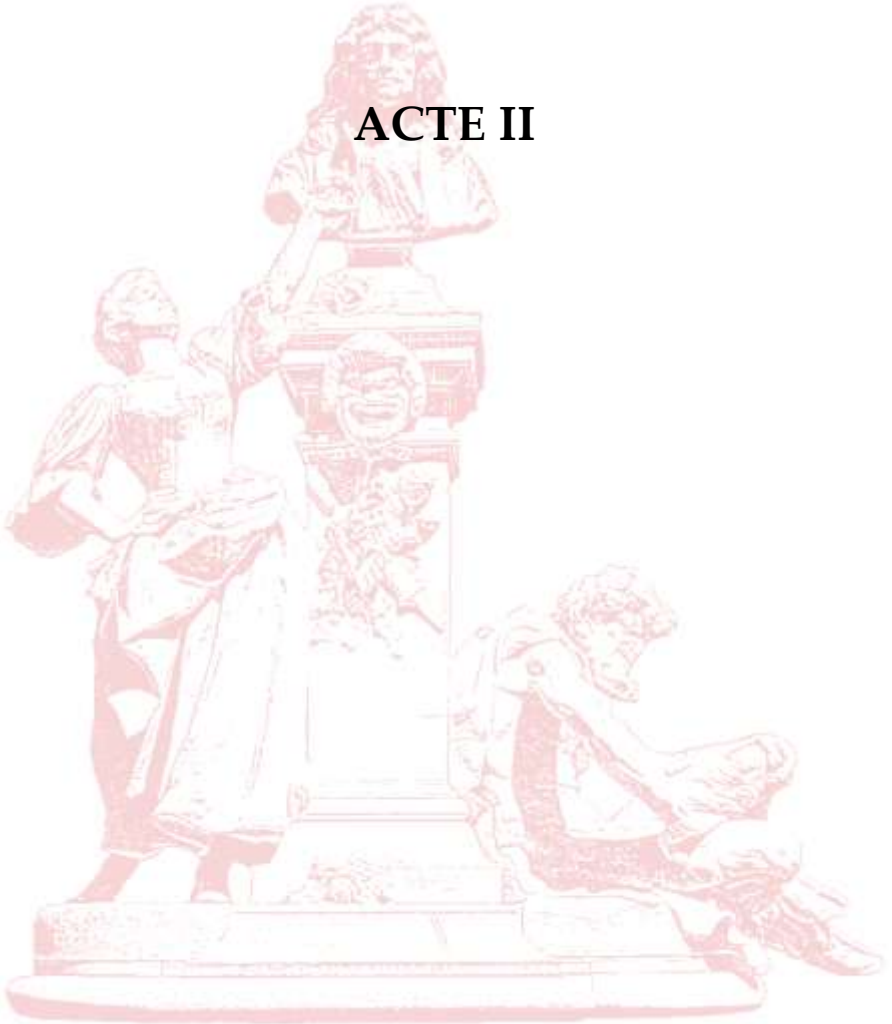
À parler librement, c'est un étrange Maître,
Vous le connaissez bien.

SÉNÈQUE.

Qui le peut bien connaître.



ACTE II





Scène première

PISON, RUFUS, SÉVINUS

PISON.

Nous ne pouvions choisir un endroit moins suspect
Pour parler de Néron que ce lieu de respect ;
Qui pourrait soupçonner qu'au jardin de Mécène
On vint délibérer de sa perte prochaine ?
Nous voyant éclairés des yeux d'un Colonel
Qui ne peut consentir à rien de criminel.

RUFUS.

Pour tous ses Ennemis j'ai beaucoup d'indulgence,
Et je n'éclaire ici que d'un feu de vengeance :
L'infâme ! il apprendra le poignard dans le cœur
Qu'il devait n'estimer que les gens d'honneur.

SÉVINUS.

C'est pour cette leçon que Milicus dérouille
Un fer que dans son sang il faudra que je souille :
De tant de lâchetés il nous fera raison.

PISON.

Mais où le prendrons-nous ?

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

RUFUS.

En ta propre Maison ;

Il aime à festiner dessus les bords de l'Onde,
C'est la commodité la meilleure du monde.

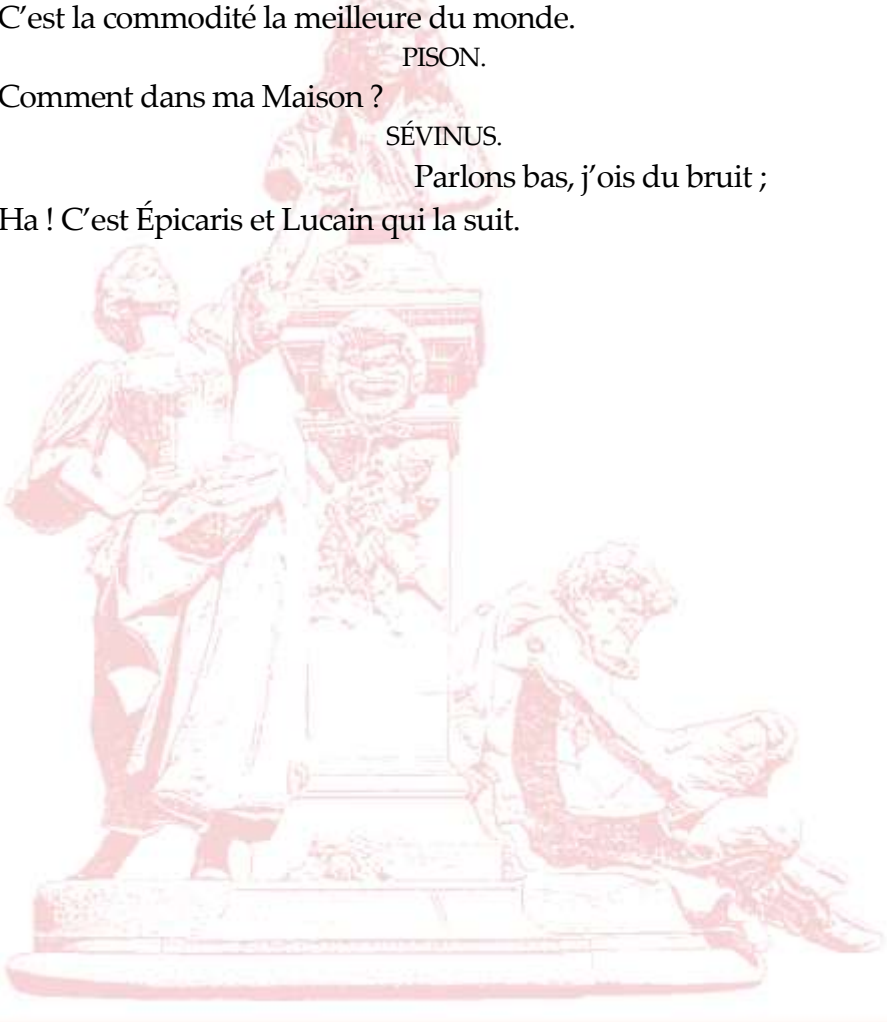
PISON.

Comment dans ma Maison ?

SÉVINUS.

Parlons bas, j'ois du bruit ;

Ha ! C'est Épicaris et Lucain qui la suit.





Scène II

ÉPICARIS, PISON, RUFUS, LUCAIN, SÉVINUS

ÉPICARIS.

Hé bien ? qu'attendons-nous ? quel sentiment timide
Fait ainsi retarder la mort d'un Parricide
Qui de tous les méchants est le ferme soutien,
Et l'ennemi mortel de tous les gens de bien ?
Faut-il qu'impunément tout ordre se confonde,
Et qu'il désole Rome aux yeux de tout le Monde
Sans qu'une juste horreur de ses faits odieux
Apaie de son sang la colère des Dieux ?
Avons-nous oublié cet horrible spectacle
Où tout désir brutal s'accomplit sans obstacle,
Où toute violence et tout débordement
En plein jour s'exerça par son commandement ?
Où tant de Chevaliers des plus nobles Familles
Virent déshonorer leurs femmes et leurs filles,
Par des Gladiateurs et par d'infâmes Serfs
Tous dégoûtants de sang et tous chargés de fers ?
Ne nous souvient-il plus de ce feu sacrilège

Pour qui les lieux sacrés furent sans privilège ?
Ce feu qui consuma jusques aux fondements
Tant de temples fameux et de grands bâtiments :
Ce feu qui s'allumant dans une nuit obscure,
De l'état des Enfers fut l'ardente peinture ;
Ce feu qui n'éclaira que pour nous faire voir
Cent mille Citoyens réduits au désespoir ?
Ô Cieux ! vit-on jamais d'objets plus pitoyables ?
On n'entendait partout que rumeurs effroyables,
La flamme avide et prompte en s'épandant partout,
Pénétra la Cité de l'un à l'autre bout ;
Elle n'épargna point la plus dure matière,
Et ne fit qu'un Brasier de Rome toute entière.
Que le Ciel fut percé de lamentables cris
Dans ce pressant malheur dont nous fûmes surpris !
Que dans tous les Quartiers le Peuple prit d'alarmes,
Et que l'on vit couler du sang mêlé de larmes !
L'horreur et le désordre y régnaient à tel point
Que parmi le tumulte on ne s'entendait point.
L'un comme fit Énée, à travers de la presse,
Emportant un parent tout chargé de vieillesse ;
L'autre, hors d'un brasier entraînait un Ami
Qui n'était réveillé ni brûlé qu'à demi :
Là quelqu'un qui fuyait la flamme violente,
Tombait sous le débris d'une maison brûlante :
Et là s'étant lancé hors d'un toit tout flambant,
Quelque autre malheureux s'écrasait en tombant.
Celui-ci se sauvant à travers la fumée,
Trouvait sur son passage une porte fermée ;

LA MORT DE SÈNÈQUE

Et le cœur d'épouvante et d'ennui tout serré
En mordant les verrous mourait désespéré.
Celui-là pénétrant dans la foule du monde
Pour se sauver du feu s'allait perdre dans l'Onde.
Un autre tout troublé serrait entre ses bras
Son Bien qu'il emportait, mais qu'il ne sauvait pas ;
Puisque parmi la presse il était fait la proie
Des soldats étrangers que le Tyran soudoie,
Et que dans chaque Place on avait fait poser
Pour accroître le trouble et non pour l'apaiser.
Les femmes, les enfants, à demi-morts de crainte,
Y faisaient retentir de longs accents de plainte,
Et réclamant en vain l'assistance des Cieux,
Devenaient le butin du soldat vicieux.
Ainsi, parmi l'horreur des flammes dévorantes,
Les Romains périssaient de cent morts différentes ;
Ou s'ils ne périssaient par un fatal bonheur,
Ils perdaient pour le moins, ou les biens, ou l'honneur,
Tandis que le Tyran tout enivré de joie
À ce funeste objet chantait des Vers de Troie.
Ainsi pour le plaisir de ce Monstre pervers,
Rome qu'on peut nommer le Chef de l'univers,
Pour une urne fumante aujourd'hui se peut prendre
Ou pour un grand Marais de sang mêlé de cendre.
Attendrons-nous encor que par d'autres moyens
Sa rage vienne à bout des derniers Citoyens ?
Jamais l'ire du Ciel eût-elle des Victimes
Plus dignes de ses traits ou plus noires de crimes ?
Mais il est temps d'agir plutôt que de parler,

Nous avons des Couteaux tous prêts pour l'immoler.
Brave et noble Pison, c'est sous ton seul auspice
Que l'on doit entreprendre un si grand sacrifice ;
Et c'est par ton signal qu'atteint du coup mortel,
Le Monstre doit bientôt tomber devant l'Autel.
J'ai cent hommes de cœur gagnés par ma conduite,
Qui sont tous résolus de mourir à ta suite ;
Tu n'as rien qu'à marcher, ils te suivront de près,
Soit parmi les Lauriers, soit parmi les Cyprès.

PISON.

Généreuse Amazone, Esprit tout héroïque,
Ce discours véhément nous émeut et nous pique ;
Et dans ce beau transport votre noble courroux
Ne nous propose rien que nous n'approuvions tous.
Ce n'est que retoucher d'un Pinceau tout de flamme
Des images d'horreur que nous avons dans l'âme :
Si ce n'est aujourd'hui, ce sera dès demain
Que le cruel Tyran mourra de notre main ;
Et qu'en le poignardant notre louable envie
Vengera mille morts sur une seule vie.
Nous avons résolu sa perte absolument ;
Nous n'en cherchons que l'heure et le lieu seulement.
Rufus veut qu'à ce soir avec mille artifices
Je l'attire chez moi sous couleurs de délices ;
Où tenant ma partie en un lâche Concert,
Je lui donne au souper d'un poignard pour dessert.
Ce trait me fait horreur, je ne suis point capable
De voir du sang d'un hôte ainsi tacher ma table.
Comment je tremperais dans une trahison

LA MORT DE SÈNÈQUE

Et l'exécuterais en ma propre Maison ?
Pison pourrait ainsi par de noires pratiques
Souiller sa renommée et ses Dieux domestiques ?
Non non qui que ce soit qui s'assure en ma foi
N'aura jamais ni mal, ni des plaisirs chez moi :
Quand au plus grand des Dieux il prendrait cette envie
Je ferais de mon corps un rempart à sa vie ;
Et je ne feindrais pas de me précipiter
Pour arracher alors la foudre à Jupiter.

ÉPICARIS.

Ton sentiment est juste, il faut bien qu'on attende
Ce généreux refus d'une âme noble et grande.
Mais cherchons entre nous quelque autre expédient
Pour contenter bientôt un zèle impatient.

PISON.

Nous aurions plus d'honneur en cette ardeur extrême
De l'aller attaquer dans cette Maison même ;
Qu'il n'a fait élever que par cent trahisons,
Du malheureux débris de cent autres Maisons ;
Et qui pour être un jour par ce Monstre habitée
Fut de sang et de pleurs tant de fois cimentée.
La gloire y serait grande !

RUFUS.

Et le péril aussi.

SÉVINUS.

Il vaudrait mieux le prendre à trente pas d'ici
Quand il pense sortir en pompe magnifique,
Et venger en public une injure publique.

LUCAIN.

Est-il ni lieu ni temps plus propre à ce dessein

Que l'abord du Théâtre et le jour de demain ?
On fait des jeux publics, on court dans la carrière,
En l'honneur de Cérés la bonne nourricière ;
Ce sont pour le Tyran de merveilleux appas ;
Il y viendra sans doute, il n'y manquera pas.
Il faudra que d'abord Lateranus l'arrête
Feignant le supplier de lire une Requête,
Et donne le signal à tous les Conjurés
Lui tenant de ses bras les deux genoux serrés
Et lors étant mêlés avec les gens de guerre,
De cent coups de poignard nous le mettrons par terre.

PISON.

Pour voir donc en ce jour nos souhaits accomplis,
Il faut que Sévinus aille voir Natalis,
Rufus, Asper, et Flave, et Scaurus et Proxime ;
Lucain verra Plautius et Tulle son intime :
D'autre part, cette Belle, ira faire venir
Ceux qui pour ce grand coup nous doivent soutenir ;
Moi, j'irai voir Sénèque et par mon entremise
Il pourra bien possible être de l'entreprise,
Lui qui de sa ruine est toujours menacé.

SÉVINUS.

Hâtons-nous donc, Seigneur, le temps est fort pressé.



Scène III

LUCAIN, ÉPICARIS

LUCAIN.

Fille égale à Minerve en beauté de visage,
En force d'éloquence, en grandeur de courage,
Divine Épicaris, vous venez d'avancer
L'ouvrage le plus grand qu'on puisse commencer.
Mais il faut faire en sorte, ô Beauté sans seconde,
Qu'à ce digne projet l'événement réponde,
Et qu'il ne soit pas dit aux siècles à venir
Qu'on entreprit fort bien ce qu'on ne peut finir.
La gloire est d'achever cette belle entreprise
Que la Vertu suggère et qu'elle favorise ;
Dont les premiers penses nous viennent de là-haut,
Et qui ne peut manquer que par notre défaut.
Il est ici besoin que chacun prenne garde
Quelle peine on encourt, et quel bien l'on hasarde,
Si par un naturel enclin à trop parler
Cet important dessein vient à se révéler.
Vous allez réveiller, vous allez faire éprendre

Un feu que le secret tient caché sous la cendre,
Et que ceux du Palais ne doivent découvrir
Qu'à l'instant seulement qu'on les fera périr :
C'est pourquoi pratiquant ces hommes de courage
Qui doivent s'employer en un si grand ouvrage ;
Soyez bien circonspects et d'un soin curieux
Ne leur en défigurez ni le temps ni les lieux ;
De crainte qu'un ressort manquant à la Machine,
Fût démentir le reste et causât sa ruine.

ÉPICARIS.

J'approuve cet Avis, mais Lucain penses-tu
Que la bonté du sens défaille à ma vertu ?
Ma langue n'eut jamais ce flux involontaire
Qui fait souvent parler alors qu'il se faut taire.

LUCAIN.

Il faut bien discerner en ces occasions
Les Romains généreux d'avec les Espions :
Il s'en trouve beaucoup discourant des affaires
Avec les gens d'honneur qui sont des mercenaires ;
Des lâches qu'à prix fait Sabine fait agir,
Et qu'un art si honteux n'a jamais fait rougir.

ÉPICARIS.

Je reconnais fort bien ces Fourbes à leur mine ;
Et c'est pourquoi je suis un meurtrier d'Agrippine
Qui pourvu d'un Navire après ce bel emploi,
Comme fort mal content s'est plaint souvent à moi.

LUCAIN.

« De toutes lâchetés les Âmes sont capables
« Qui tiennent à vertu ce qui les rend coupables. »

LA MORT DE SÈNÈQUE

ÉPICARIS.

Aussi quoi qu'il témoigne, et même avec fureur,
Que le nom du Tyran lui donne de l'horreur ;
Et qu'il jure en plaignant la publique misère,
Qu'il pourrait bien traiter le fils comme la mère ;
Bien qu'à faire le coup il témoigne s'offrir,
J'évite sa rencontre, et ne le puis souffrir :
Car je sais qu'à l'emploi d'une si belle tâche
Il faut une Âme noble et non pas une lâche.
C'est un certain Procule.

LUCAIN.

Ha ! je sais quel il est ;
C'est une Âme assez faible ardente à l'intérêt :
En tout votre sagesse évidemment se montre,
Mais elle paraît fort à fuir sa rencontre.
Si je ne suis trompé vous me dites un jour
Que vous ayant tenu quelques propos d'amour
Il tenta des desseins qui lui furent funestes.

ÉPICARIS.

Il apprit sous mes lois des règles plus modestes ;
Il reçut quelque avis sur sa témérité.

LUCAIN.

On trouve aux gens de Mer peu de civilité.

ÉPICARIS.

Si ceux de son métier ont beaucoup d'insolence,
Celles de mon humeur n'ont guère de souffrance.

LUCAIN.

Hélas ! je le sais bien, je l'ai bien reconnu
Moi dont le feu brûlant est si fort retenu ;
Moi qui profondément vous adore en mon Âme,

S'il échappe à mon cœur quelque soupir de flamme
Vous dites toute à l'heure au lieu de m'excuser,
Que je perds le respect et que c'est trop oser.

ÉPICARIS.

Aussi toute l'amour qu'il faut que l'on explique
Doit avoir pour objet la Liberté publique :
C'est ce qui des grands cœurs échauffe les désirs,
Et qui doit t'obliger à pousser des soupirs.

LUCAIN.

J'aime la République et soupirant pour elle
Je veux à votre exemple épouser sa querelle ;
Mais parmi les transports de ce noble courroux,
Je ne puis m'empêcher de soupirer pour vous.

ÉPICARIS.

Si Lucain voit en moi quelque Vertu reluire
Il se doit bien garder de tendre à la détruire.

LUCAIN.

Je ne conçus jamais un si lâche penser ;
J'aimerais mieux mourir que tendre à l'offenser.

ÉPICARIS.

Aussi j'ai résolu de tenir loin du crime
Tout ce qui m'a rendu digne de ton estime :
Et si tu m'aimes bien, nous allons voir le jour
Où tu peux te montrer digne de mon amour.

LUCAIN.

Croyez.

ÉPICARIS.

Voici venir un homme vénérable
Et de qui le conseil nous serait favorable.
Ah ! plutôt-il aux immortels qu'il sût notre dessein

LA MORT DE SÈNÈQUE

Avec ce zèle ardent qui bout en notre sein ;
Et que Rome eût sa voix pour maîtriser son Maître
Et pour n'en avoir plus s'il ne le voulait être.
Si Lucain prit jamais plaisir à m'obliger,
Que dans notre entreprise il tâche à l'engager ;
Nul ne pourrait jamais censurer un Ouvrage
Qui serait avoué d'un si grand Personnage
Il s'est fait approuver si généralement
Que l'univers entier suivrait son sentiment.

LUCAIN.

En cette morne humeur il n'aperçoit personne ;
Tenez-vous seulement près de cette Colonne :
Vous apprendrez de là si j'épargnerai rien
Pour le faire embarquer avec les gens de bien.





Scène IV

LUCAIN, SÉNÈQUE

LUCAIN.

Seigneur, vous avez vu les délices de Rome :
Vous avez vu Néron ?

SÉNÈQUE.

Oui ; j'ai vu ce grand homme,
Qui joignant nos Leçons à tant de dons divers,
Agissait autrefois au bien de l'univers :
Ce Prince du Sénat qui durant cinq années
A donné jalousie aux Âmes les mieux nées :
Mais qui se détournant de ce noble sentier,
En de honteux plaisirs s'est plongé tout entier ;
Et de sa cruauté secondant sa mollesse,
À l'égal de sa force a montré sa faiblesse.

LUCAIN.

Vous avez pu le voir avec facilité.

SÉNÈQUE.

Oui, mais en le voyant j'ai fort peu profité.

LUCAIN.

De quoi lui parliez-vous ?

LA MORT DE SÉNÈQUE

SÉNÈQUE.

Seulement de lui rendre

Les Biens qu'il m'a donnés et qu'il feint de reprendre ;

Quoi que Sabine et lui nous fassent assez voir

Que leur avare Esprit brûle de les ravoir.

LUCAIN.

Que dit-il là-dessus ?

SÉNÈQUE.

Il me dit qu'il m'honore ;

Qu'il veut à ces bienfaits en ajouter encore :

Bien que son cœur ingrat démente son discours

Et tende à retrancher le filet de mes jours.

LUCAIN.

Il est de ces Voleurs dont la brutale envie

Ne prend guère le Bien sans arracher la vie.

SÉNÈQUE.

Et moi de ces passants qui ne font nul effort

Lorsqu'en les dépouillant on leur donne la mort.

LUCAIN.

À tous les Animaux la mort est redoutable.

SÉNÈQUE.

Par la philosophie on la rend plus traitable :

Lucain cette rigueur viendrait bien à propos ;

Je demande à César tant soit peu de repos,

Et s'il ordonne enfin que l'on m'ôte la tête,

C'est libéralement m'accorder ma requête.

LUCAIN.

Certes, jamais Tyran ne fut plus odieux,

C'est un Monstre maudit !

SÉNÈQUE.

C'est un fléau des Dieux ;

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

C'est la punition de nos fautes passées :
C'est un présent fatal de leurs mains courroucées,
Qu'ils pourront retirer selon notre souhait
Quand leur juste courroux se sera satisfait.

LUCAIN.

Pour punir les Tyrans dans le siècle où nous sommes
Les Dieux le plus souvent se sont servis des hommes ;
Au souverain des Cieux son Aïeul fit horreur
Alors qu'il usurpa le Titre d'Empereur ;
Jupiter toutefois pour le réduire en poudre
Se servit de nos bras et non pas de sa foudre.
Brute, et Cassie encor vivent en leurs Neveux,
Un reste de leur sang peut accomplir nos vœux.

SÉNÈQUE.

Qui voudra pour le perdre abandonner sa vie,
Pourra facilement contenter son envie.
Mais, qui pourrait tenter un si hardi dessein ?

LUCAIN.

Cinquante hommes de cœur qui m'ont ouvert leur sein :
Dont je vais tout soudain vous donner connaissance
Si le sceau du serment m'en donne la licence.

SÉNÈQUE.

Le cher sang de Lucain court risque avec le leur,
Et déjà ma vertu respecte leur valeur :
Mes tendres sentiments sur tout ce qui te touche
Imprimés dans mon cœur font un sceau sur ma bouche.

LUCAIN.

C'est assez.

SÉNÈQUE.

Et de plus je te donne ma foi

LA MORT DE SÉNÈQUE

Que jamais nul vivant ne le saura de moi.

LUCAIN.

Pison en est le Chef.

SÉNÈQUE.

Pison est un jeune homme
D'aussi grande Maison qu'il s'en trouve dans Rome ;
Son cœur et noble et franc paraît bien assuré,
De plus ?

LUCAIN.

Rufus en est.

SÉNÈQUE.

Rufus a conjuré ?

Quoi ? Rufus qui commande aux soldats de la garde
Pour le salut public avec vous se hasarde ?

LUCAIN.

Oui, ce même Rufus s'en va nous seconder.

SÉNÈQUE.

Sans doute sur ce point il m'a voulu sonder ;
Voyant dans le Palais la douceur contrefaite
Dont l'esprit du Tyran s'oppose à ma retraite.
Ce brave Capitaine est jaloux aujourd'hui
Qu'un lâche Tigillin soit mieux traité que lui ;
Il aura pu gagner les soldats qu'il commande,
S'étant acquis entre eux une estime assez grande.

LUCAIN.

Silvanus, qu'on a fait Chef de mille soldats.

SÉNÈQUE.

Silvanus est un homme à ne balancer pas.

LUCAIN.

Asper, Lateranus, Flave le Capitaine.

SÉNÈQUE.

Ils ont pour tout oser l'âme grande et hautaine.

LUCAIN.

Les autres pour vaillants ne sont pas moins connus ;

Un Proxime, un Scaurus, Natalis, Sévinus.

SÉNÈQUE.

Je craindrais Sévinus en une grande affaire :

Il s'empêche de tout, de tout il fait mystère,

Si ses propos mal joints ne donnent des soupçons

Il en pourra donner par toutes ses façons.

Mais l'exécution ne doit pas être lente

Faisant une entreprise et haute violente ;

Hâtez votre dessein, je trouve un grand hasard

À garder un secret où tant de gens ont part.

Il se faut dépêcher de peur de quelque traître.

LUCAIN.

Mais pourrez-vous savoir ce parti sans en être ?

Soyez de ce grand coup l'oculaire témoin.

SÉNÈQUE.

Ce spectacle, pour moi doit être vu de loin.

LUCAIN.

Assistez à guérir la Commune misère.

SÉNÈQUE.

Pour ma main ce remède est un peu trop sévère :

Je pourrais essayer d'en arrêter le cours

S'il ne fallait user que de simples discours.

LUCAIN.

Si le mal n'est vaincu par un banal remède

On faut venir la flamme et le fer à son aide.

SÉNÈQUE.

Détruire avec le fer ce qu'on m'a vu nourrir

LA MORT DE SÉNÈQUE

Ah ! j'en ai trop d'horreur j'aimerais mieux mourir.

LUCAIN.

Hé ! laissez-vous conduire où la vertu vous guide.

SÉNÈQUE.

Elle ne conduit point à faire un parricide.

LUCAIN.

Mais de tous nos malheurs c'est le fatal Auteur.

SÉNÈQUE.

Mais c'est mon Nourrisson, et c'est mon bienfaiteur.

LUCAIN.

Il vous souvient assez de ses trames secrètes.

SÉNÈQUE.

Il me souvient aussi des grâces qu'il m'a faites.

LUCAIN.

Voulez-vous respecter le Bourreau du Sénat ?

SÉNÈQUE.

Veux-tu porter Sénèque à passer pour ingrat ?

Si de cette noirceur mon âme était capable

Le Tyran que tu hais serait-il plus coupable ?

Je sais que la Patrie est réduite aux abois

Par l'injuste rigueur de ses sévères lois :

Qu'avec la liberté, la gloire de l'Empire

Sous son infâme joug honteusement expire.

Mais voyant de l'État la ruine éclater,

Sénèque doit le plaindre et non pas l'assister ;

Il croirait irriter le Ciel et la Nature

S'il attentait ainsi contre sa nourriture.

Non, non, ne me dis plus de raisons sur ce point :

Je m'en lave les mains, et je n'y trempe point :

Je tairai ce secret à cause qu'il te touche,

Mais je ne voudrais pas l'ouïr d'une autre bouche.
C'est pourquoi de ce pas va-t'en trouver Pison
Qui voulait à ce soir souper en ma Maison,
Et possible y mener quelqu'un de la Brigade,
Dis-lui qu'il m'en dispense et que je suis malade.
Aussi Bien j'ai promis d'aller voir cette nuit
Un vieux Cilicien aux bonnes mœurs instruit
Un Prophète nouveau dont la doctrine pure
Ne tient rien de Platon, ne tient rien d'Épicure,
Et s'éloignant du mal veut introduire au jour
Une loi de respect, de justice et d'amour.
Je te veux faire part de ses avis fidèles.

LUCAIN.

J'ai trop d'aversion pour les sectes nouvelles.





Scène V

LUCAIN, ÉPICARIS

LUCAIN.

Et bien ? l'avais-je pris de mauvaise façon ?

ÉPICARIS.

Il ne saurait agir contre son Nourrisson ;
Bien que la Tyrannie évidemment l'opprime,
Il garde pour ce Monstre encor de la tendresse.
Quoiqu'à faire autrement il se peut disposer,
Sa faiblesse est honnête il la faut excuser.
Lucain, retire-toi Procule qui s'avance
Nous pourrait soupçonner de quelque intelligence.



Scène VI

PROCULE, ÉPICARIS, DES GARDES

PROCULE.

Épicaris un mot.

ÉPICARIS.

Je n'ai pas le loisir.

PROCULE.

Gardes que l'on s'avance, il faut vous en saisir.

ÉPICARIS.

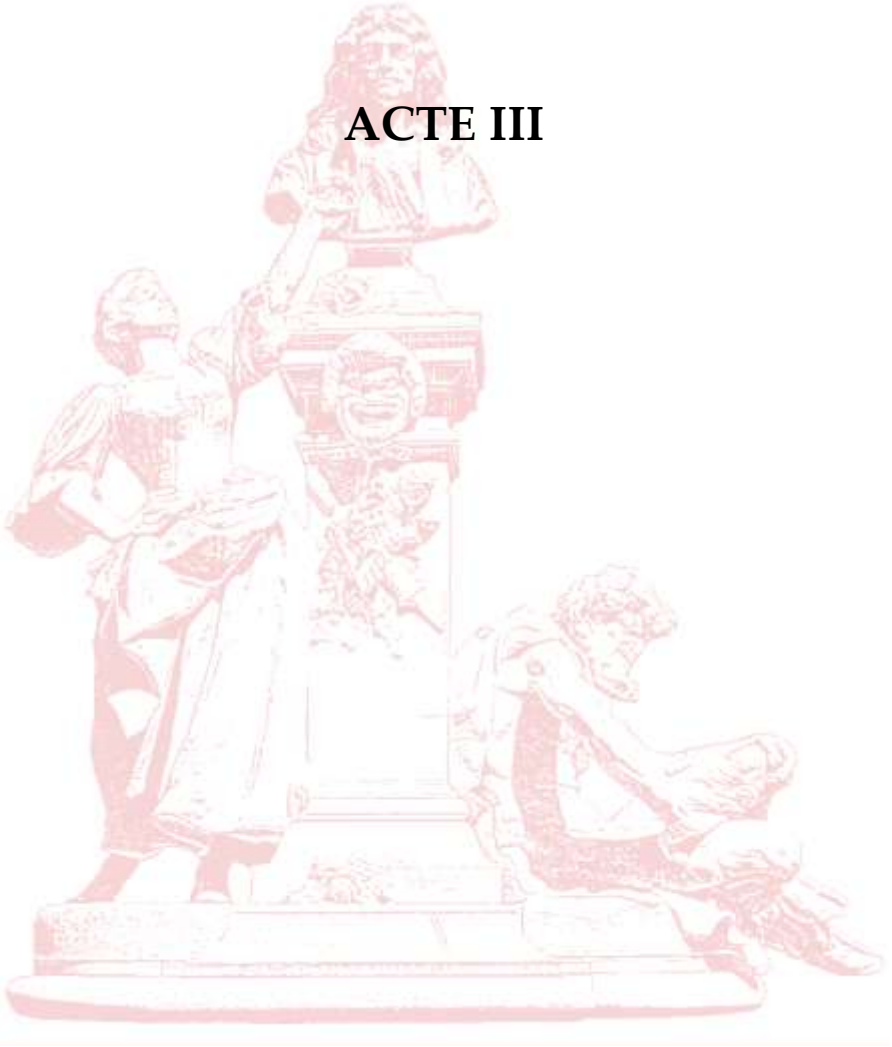
Une fille affranchie insolemment la prendre ?

Quel droit en avez-vous ?

PROCULE.

On s'en va te l'apprendre.

ACTE III





Scène première

NÉRON, ÉPICARIS, PROCULE, TIGILLIN

NÉRON.

En vain nos Légions sur les bords de l'Euphrate
Ont vaincu Vologèse et soumis Tiridate,
Si les Filles à Rome osent en trahison
Venir m'assassiner jusques dans ma Maison,
Et si tant de lauriers qui me couvrent la tête
Ne peuvent détourner cet éclat de tempête ;
Mais il faut arrêter cette témérité,
Et punir ses Auteurs comme ils l'ont mérité.
Qu'on la fasse approcher, cette désespérée
Par qui depuis longtemps ma mort est conjurée :
Et qui n'épargnant rien pour en venir à bout,
Me fait secrètement des Ennemis partout.
Ah ! qu'elle a de fierté, cette séditieuse !
Que son front est hardi, qu'elle est audacieuse !
Tigillin, cependant qu'avec subtilité
Je pourrai m'éclaircir sur cette vérité,
Surprenant cet Esprit par quelque douce amorce ;

LA MORT DE SÈNÈQUE

Fais qu'autour du Palais ma Garde se renforce,
Que sur chaque avenue on pose des soldats
Qui soient si bien logés qu'on ne les force pas,
Et que nos Allemands se tiennent sous les armes
Prêts à nous secourir aux premières alarmes.

Approche malheureuse, et me dis le sujet
Qui t'a fait concevoir cet horrible projet ;
Apprends-moi qui t'anime et qui te désespère ;
Ai-je ravi tes biens, ou fait périr ton père,
Entrepris sur ta vie, ou Bien sur ton honneur,
Et de quelque façon traversé ton bonheur ?
Qui te rend de la sorte à ma perte engagée ?

ÉPICARIS.

En aucune façon tu ne m'as outragée ?
Et tu reconnaîtras étant mieux éclairci,
Que je n'ai nul dessein de t'outrager aussi.

NÉRON.

Ah ! qu'elle est assurée en tenant ce langage.

ÉPICARIS.

C'est que mon innocence assure mon visage,
Il ne faut pas penser en cet injuste affront
Que la crainte du cœur fasse pâlir le front.

NÉRON.

Ton visage me plaît et ta grâce me touche ;
Je ne hais pas tes yeux, fais que j'aime ta bouche
Me retirant soudain par ta confession
De danger tout ensemble et d'appréhension.
Jamais un Empereur ne parle par surprise :
Ta grâce et mon amour vont payer ta franchise.

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

Mais dépêche-toi donc si tu retardes plus,
Mon indignation va suivre ton refus.

ÉPICARIS.

S'il faut pour t'obliger que je me calomnie,
Je fuirai ta faveur, fuyant l'ignominie,
Car si contre ta vie on fait des attentats,
J'en blâme les Auteurs, et ne les connais pas.

NÉRON.

Mais ne connais-tu pas un certain capitaine
Que j'ai fait chef de Squadre aux côtes de Micène.

ÉPICARIS.

J'ai vécu dans Micène et vogué sur les eaux,
Où j'ai vu la plupart des Chefs de tes Vaisseaux.

NÉRON.

Connais-tu celui-ci ?

ÉPICARIS.

Je le puis bien connaître,
C'est un des plus grands fous que le Ciel est fait naître.

NÉRON.

Sais-tu bien qu'il commande à deux mille soldats ?

ÉPICARIS.

Je sais mieux qu'à l'Amour il ne résiste pas,
Et que cette faiblesse en amoindrit l'estime.

NÉRON.

Que fait à ce propos l'Amour ?

ÉPICARIS.

Il fait mon crime.

NÉRON.

Parle plus clairement, dis de quelle façon.

ÉPICARIS.

L'Amour fait son dépit, et cause ton soupçon :

LA MORT DE SÉNÈQUE

Cet homme furieux piqué de mon visage,
Pour gagner mon esprit a mis tout en usage :
Et voyant que ses soins ne pouvaient m'émouvoir
A changé dans son cœur l'amour en désespoir.
Voici ce qu'a produit cette amoureuse rage,
Mais pardonne à Procule et perds tout cet ombrage.

NÉRON.

Le fait est démenti, Procule est récusé.

PROCULE.

Mais il est découvert ce tison embrasé ;
Qui va de toit en toit pour y jeter les flammes
Que la Rébellion allume dans les Âmes.
Tu tiens entre tes mains le ressort principal
D'un dessein qui sans moi t'allait être fatal,
Ses projets sont méchants, sa Cabale est puissante :
César, je la dénonce, et je te la présente.

ÉPICARIS.

De quoi m'accuses-tu ?

PROCULE.

D'avoir voulu sonder

Une foi que je garde et que je veux garder
Une fidélité qui ferme les oreilles,
Et mieux le cœur encore à des noirceurs pareilles.

ÉPICARIS.

Ne me regarde point si tu veux réussir ;
Mes yeux ont un éclat qui pourrait t'adoucir :
Leurs regards quelquefois ont calmé ta furie.

PROCULE.

Le fait dont il s'agit passe la raillerie,
Il ne se traite point ici de tes appas.

ÉPICARIS.

De quoi s'agit-il donc ? mais ne te trouble pas.

PROCULE.

Voudrais-tu dénier qu'un soir sur une rive
Tu vins m'exagérer d'une façon plaintive,
La peine imaginaire où se trouvait l'État ;
Les misères du Peuple et celles du Sénat,
Qui pressé de rigueurs et tout transi de craintes,
N'adressait à César que vœux au lieu de plaintes :
Bien qu'en son cœur timide il aurait désiré
De le voir dans le Tibre en morceaux déchiré ?
Ne dis-tu pas encor que les plus grandes âmes
Qui le voyaient plonger en des vices infâmes,
Attendaient seulement un Chef pour atterrir
Celui qui se plaisait à se déshonorer.

ÉPICARIS.

Ne fut-ce pas un soir ou parlant de services,
De larmes, de soupirs, de maux et de supplices,
Et voulant avancer ta bouche sur mon sein,
Tu reçus à plein bras un soufflet de ma main ?

PROCULE.

Ce fut auparavant.

ÉPICARIS.

Ô surprise plaisante !

Un aveu si naïf de tout soupçon m'exempte :
Il s'est trahi lui-même, ô César qu'en dis-tu !
M'en veut-il pour mon crime, ou bien pour ma vertu ?

NÉRON.

Procule a donc appris cette trame infidèle
Sans se saisir soudain de cette criminelle ?

LA MORT DE SÈNÈQUE

Il a continué même depuis ce jour
À lui rendre des soins et lui parler d'amour ?
Ah ! je me souviendrai de cette procédure
Qui paraît fort ingrate, et que je trouve dure.
J'en aurai la raison.

PROCULE.

César, écoute-moi ;

Tu discerneras mieux, et mon zèle et ma foi.
Je suis rude et grossier, elle adroite et subtile :
Mais juge de cœur, et non pas de mon style ;
Permetts-moi de parler et sans émotion,
Vois quel crime se trouve en mon intention.

NÉRON.

Parle.

PROCULE.

Nous étions seuls lorsque cette rusée
Me dit qu'elle ourdissait cette horrible fusée :
Et j'appréhendai lors la saisissant ainsi ;
Qu'elle déniât tout comme elle fait ici :
C'est pourquoi dans ce temps lui cachant ma pensée,
Bien que de son discours mon âme fut blessée ;
Je lui fis bonne mine, et d'un air gracieux
Feignis n'être blessé que des traits de ses yeux ;
Tâchant de l'embarquer avec ces artifices
À s'ouvrir davantage et nommer ses complices.

ÉPICARIS.

Nomme donc les Auteurs de ce mauvais dessein,
Dis à qui j'ai soufflé ces horreurs dans le sein.

PROCULE.

Tu m'as celé leurs noms.

ÉPICARIS.

Ô témoin ridicule !

Pour me justifier, il suffit de Procule,
Cet Esprit égaré, ce faible Délateur,
Qu'un dépit a changé d'Amant en imposteur :
Que l'on voit de lumière en tout ce qu'il dépose.

PROCULE.

Si tu parles toujours tu gagneras ta cause.

ÉPICARIS.

Ta colère t'engage en un grand embarras.

NÉRON.

Silence, qu'il achève, et puis tu répondras.

PROCULE.

César, je feignis donc d'en faire ma Maîtresse
Pour tirer ce secret avecque plus d'adresse :
Et l'attirer en lieux où sans qu'elle n'en sût rien
J'eusse quelques témoins de tout cet entretien.
Mais cette Âme coupable, adroite et soupçonneuse,
Qui vit sur ce sujet ma recherche soigneuse
Se détourna toujours de ce piège dressé ;
Sans finir le propos qu'elle avait commencé.
Ensuite, épouvantée, ou cherchant un autre homme
Elle quitta Micène, et se jeta dans Rome ;
Où d'un soin merveilleux mon abord elle fuit,
Se tient toujours cachée, et ne va que de nuit :
De mes mains par deux fois, l'adroite s'est sauvée ;
Et le miracle est grand de quoi je l'ai trouvée.
Je ne puis assurer par le discours passé
Que ce mauvais Ouvrage est beaucoup avancé.
Que la partie est forte, et qu'elle est toute prête

LA MORT DE SÉNÈQUE

De faire un grand éclat qui regarde ta tête.

ÉPICARIS.

César, assure-toi que je n'ai point pensé
À faire les projets que dit cet insensé :
N'ayant pu satisfaire à sa brutale envie,
Et me ravir l'honneur il veut m'ôter la vie :
Et possible qu'encor ce malade indiscret
S'il m'avait fait périr en mourrait de regret.
Mais si le changement de cette indigne flamme
Peut jeter des soupçons et du trouble en ton Âme,
Éloigne de ces lieux ce qui te peut troubler,
Ou fais soudain périr ce qui te fait trembler.
Crains-tu tant une fille ? il faut que tu t'assures
Son sang, de ton Esprit, peut guérir les blessures :
Commande qu'on m'égorge, et ne diffère pas,
De dissiper soudain ta peur par mon trépas.

PROCULE.

Crois-moi, tiens pour certain ce que j'en conjecture ;
Un vif ressentiment parle en ta Créature ;
Trouves-tu recevable à démentir ma foi,
Celle qui n'eut jamais aucun bienfait de toi ?
Une jeune effrontée, une fille inconnue,
Qui pour sa seule perte en ces lieux est venue ?
Tu n'as point à douter de ma fidélité ;
La preuve me défaut, mais pas la Vérité,
Et ton salut, César, n'est pas une matière
À ne point s'arrêter sans l'évidence entière.
On la pourra forcer par l'objet des tourments
À quitter cette audace et ces déguisements ;

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

Ainsi que je l'ai dit la chose est arrivée.

NÉRON.

Elle peut être vraie, et n'être point prouvée.

Oui, oui, quoi qu'il en soit, Procule en sera cru.

Le mal peut être grand, il y sera prévu.

ÉPICARIS.

Ô César !

NÉRON.

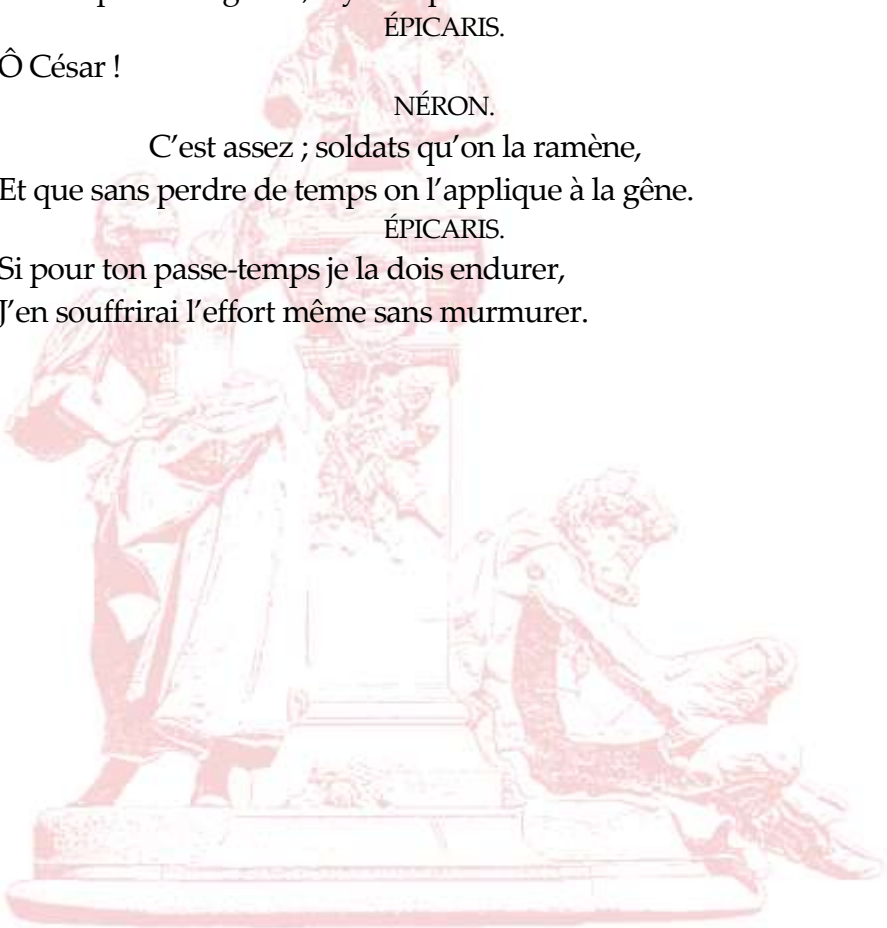
C'est assez ; soldats qu'on la ramène,

Et que sans perdre de temps on l'applique à la gêne.

ÉPICARIS.

Si pour ton passe-temps je la dois endurer,

J'en souffrirai l'effort même sans murmurer.





Scène II

SABINE, NÉRON, MILICUS

SABINE.

Ô César ! ô César ! je pâme, je frissonne,
Fais que soigneusement on garde ta personne :
Une froide sueur me court par tout le corps.

NÉRON.

Où sont les ennemis, où dedans, où dehors ?

SABINE.

On a fait contre nous une grande partie,
Dont tout soudainement les Dieux m'ont avertie.

NÉRON.

Nos plus grands ennemis feront peu de progrès,
Si les Dieux de la sorte éventent leurs secrets.
Mais dis-moi qu'as-tu su, ne me tiens plus en peine.

SABINE.

J'étais dans le jardin proche de la fontaine ;
Et l'agréable cours de ses flots innocents,
Avait par son murmure assoupi tous mes sens :
Lorsqu'un songe divin m'a soudain réveillée.

NÉRON.

Quoi ? d'un songe fâcheux Sabine est travaillée ?

SABINE.

Tu sauras que ce songe est une vérité.

Comme je reposais avec tranquillité

Je voyais les yeux clos, tous les objets aimables

Qui s'offrent à la vue en ces lieux agréables :

Quand l'image d'Auguste en avançant la main,

M'a crié, *l'on en veut à l'Empereur Romain ;*

Voici les Conjurés, prends garde à lui Sabine,

Et sauve de leurs mains mon fils qu'on assassine.

Lors j'ai tourné les yeux, toute pâle d'effroi,

Et j'ai vu le Dieu Mars animé contre toi

Qui le fer dégainé sans ma prompte arrivée,

Pour te fendre en deux parts tenait la main levée.

Mais Bacchus et Cérès émus de mes clameurs,

L'un couronné d'épis, l'autre de raisins mûrs

S'étant soudain jetés sur le Dieu de la guerre,

Ont fait enfin tomber son Coutelas à terre.

Ainsi pleine d'un trouble à nul autre pareil,

J'ai dégagé mes sens des liens du sommeil.

NÉRON.

Ce songe, absolument sont de vaines menaces ;

Sabine, cependant il faudra rendre grâces

À celle dont les dons jaunissent les guérets,

Ainsi qu'au bon Bacchus déceleur de secrets.

SABINE.

Écoute donc le reste : ainsi toute interdite,

J'ai vu par le jardin courir Épaphrodite ;

LA MORT DE SÉNÈQUE

Qui venait m'avertir de secrets importants
Dont il faut s'éclaircir et sans perdre de temps.
Milicus est ici, qui te fera paraître
Qu'un grand dessein s'agite en l'esprit de son Maître,
Sur lequel à toute heure il le voit ruminer.

NÉRON.

N'a-t-il de grands desseins que pour m'assassiner ?

SABINE.

Il n'est pas accusé sans grande conjecture.

NÉRON.

Comment ? ce Sévinus qui mes bontés conjure
Contre ses Créanciers implorant mon support,
Penserait-il payer ses dettes par ma mort ?

SABINE.

Voici ton affranchi qui te pourra tout dire.

NÉRON.

Appelle Sévinus, et que l'on se retire,

Parlant à un garde.

Toi garde d'avancer ce qui ne serait pas ;
Ce serait justement avancer ton trépas.

MILICUS.

Je ne mentirai point ; et toute mon envie
Est d'aider à César à conserver sa vie.

NÉRON.

Ce dessein malheureux est-il fort apparent ?

MILICUS.

J'espère t'en donner un indice bien grand.

NÉRON.

Mais accuser ton Maître ? et sur un simple indice ?

MILICUS.

Oui César ; pour te rendre un important service ;

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

Pour causer ton salut et celui de l'État.

NÉRON.

C'est possible un Fantôme au lieu d'un attentat.

MILICUS.

Non, non, ce ne sont point des choses chimériques.

NÉRON.

Passes donc là-dedans afin que tu m'expliques.

Ce zèle qu'il témoigne avecque tant d'ardeur,

Est-ce pour mon salut ou bien pour sa grandeur ?

SABINE.

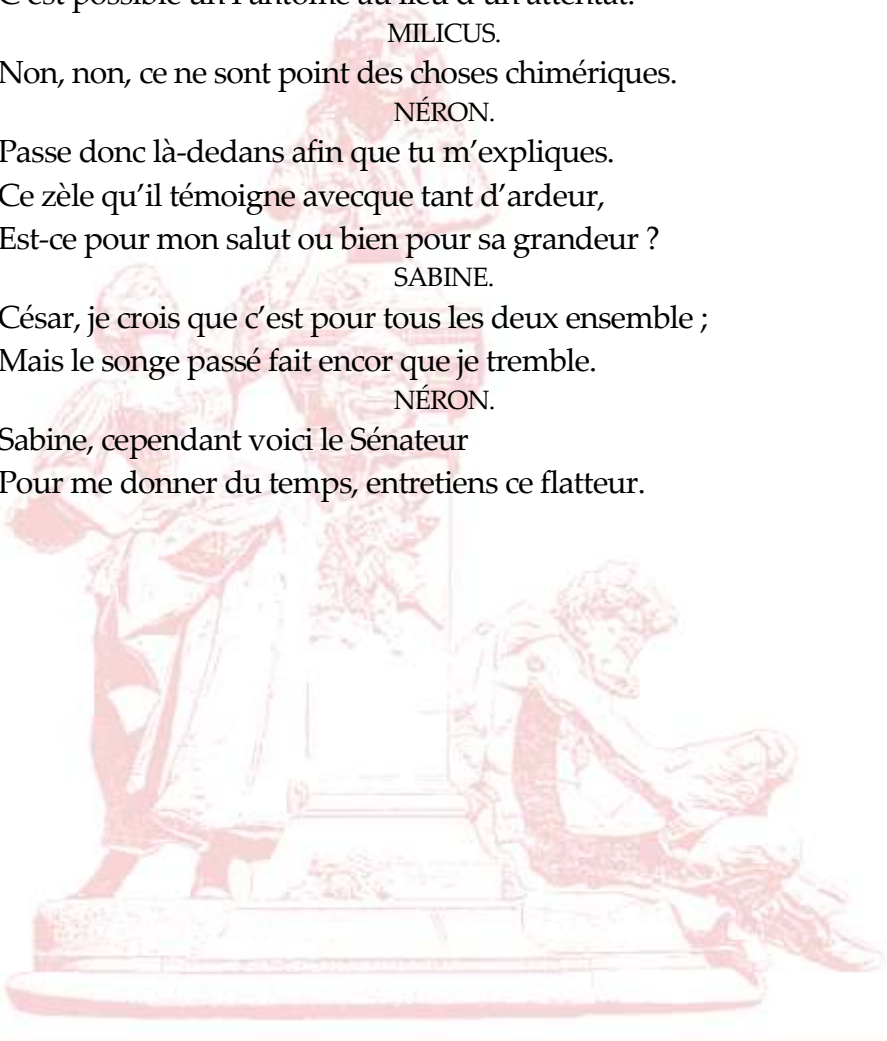
César, je crois que c'est pour tous les deux ensemble ;

Mais le songe passé fait encor que je tremble.

NÉRON.

Sabine, cependant voici le Sénateur

Pour me donner du temps, entretiens ce flatteur.





Scène III

SABINE, SÉVINUS

SABINE.

Hé bien ! que ferons-nous aux Usuriers avars ?
Faut-il pas les traiter ainsi que des barbares ?

SÉVINUS.

En leur tenant rigueur, on ne leur ferait rien,
Que ce qu'ils font souffrir pour accroître leur bien.

SABINE.

Que je hais leur commerce et leur sale pratique.

SÉVINUS.

C'est comme une vermine en une République ;
Une rouille secrète attachée aux Maisons,
Qui les fait succomber par mille trahisons.

SABINE.

Tu me donnes horreur de ces âmes mal nées,
Qui vendent la longueur des mois et des années.

SÉVINUS.

L'Usurier met à prix les heures et les jours,
Comme si du Soleil il dissipait le cours.

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

SABINE.

Si de si sales mains avaient formé les Astres,
Nous nous verrions sujets à beaucoup de désastres.
César veut de leur joug tirer les Sénateurs.

SÉVINUS.

Il doit de ce fléau garder ses serviteurs.

SABINE.

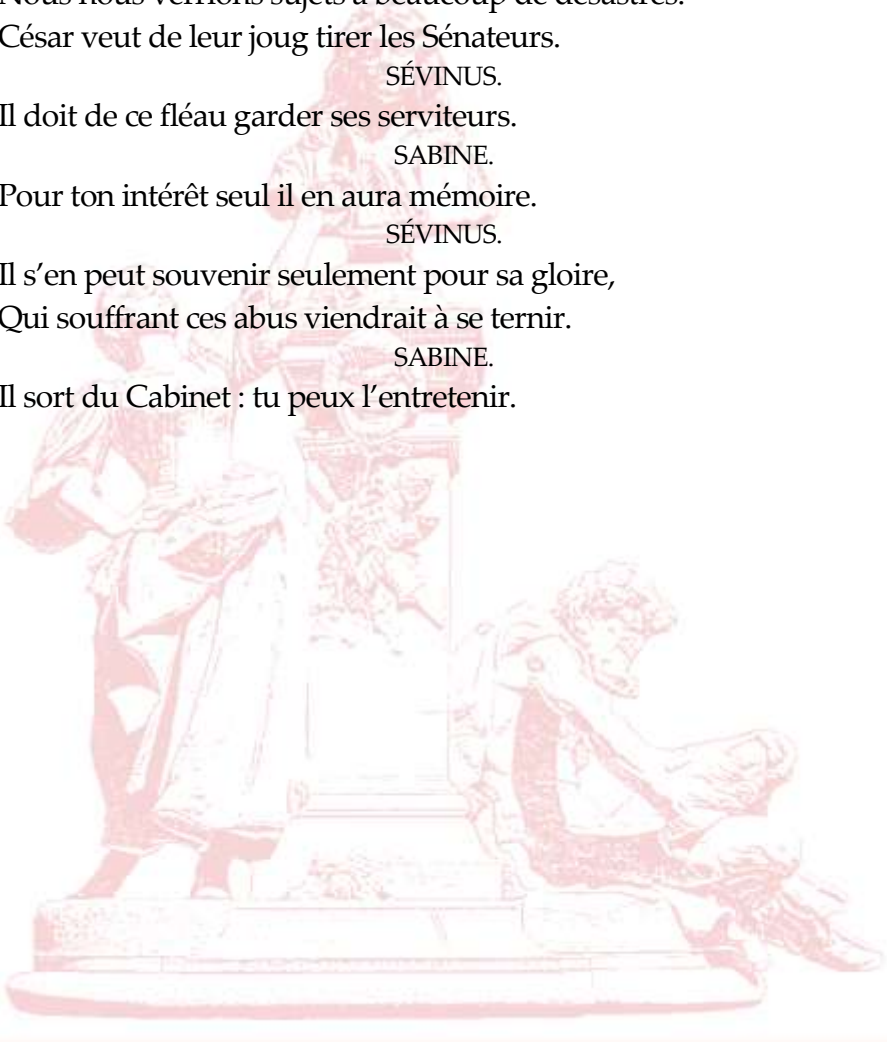
Pour ton intérêt seul il en aura mémoire.

SÉVINUS.

Il s'en peut souvenir seulement pour sa gloire,
Qui souffrant ces abus viendrait à se ternir.

SABINE.

Il sort du Cabinet : tu peux l'entretenir.





Scène IV

NÉRON, SÉVINUS, MILICUS

NÉRON.

Quoi ? Sévinus se plaint de l'extrême indigence,
Et traite ses amis avec magnificence ?

SÉVINUS.

Si par mes créanciers il m'est encore permis,
J'aurai souvent le bien de traiter mes Amis ;
C'est à mon sentiment un secret admirable
Pour charmer quelquefois l'ennui d'un misérable.

NÉRON.

Je suis de ton avis, mais par quel mouvement
Donnant ces grands repas, fais-tu ton Testament ?
C'est parmi la douceur mêler de l'amertume ;
Il n'est point à propos, ce n'est point la coutume.

SÉVINUS.

En tout temps, ô César ! on ne peut faire mieux
Que de se préparer aux volontés des Dieux !
Puisque le frêle fil dont dépend notre vie,
Finit quand il leur plaît, non selon notre envie !

Et l'on ne doit jamais attendre au lendemain
Pour faire les apprêts d'un départ incertain,
Ici la prévoyance est assez raisonnable,
Elle digne d'estime, et n'est point condamnable.

NÉRON.

Mais user à tes gens de Libéralité ;
À beaucoup de tes serfs donner la liberté,
Enfin mettre un grand ordre à toutes tes affaires :
Sont-ce pour des festins des choses nécessaires ?
Sont-ce des actions d'un homme incommodé
Qui par ses créanciers dit qu'il est obsédé ?

SÉVINUS.

Attendant du secours de la bonté céleste,
J'épars entre les Miens tout le bien qui me reste ;
De peur qu'un Créancier ne prit pas ce souci
Si devant mon trépas je n'en usais ainsi.
Je ne puis m'empêcher d'affranchir mes Esclaves,
Lors qu'en me bien servant ils usent leurs entraves ;
C'est un prix que je donne à leurs travaux soufferts,
Et j'aime mieux les voir chargés d'or que de fers.

NÉRON.

En leur ôtant leurs fers, tu veux qu'on t'en fourbisse,
Quelque autre qu'on destine à quelque étrange office,
Confesse-moi la chose et ne déguise rien.

SÉVINUS.

Quel autre ?

NÉRON.

Ce poignard le reconnais-tu bien ?

SÉVINUS.

Ce poignard ? oui César, je le dois bien connaître ;

LA MORT DE SÈNÈQUE

C'est un meuble ancien qui vient de mon Ancêtre,
Quelqu'un l'avait tiré hors de mon Cabinet
Pour en ôter la rouille et le rendre plus net.

NÉRON.

S'il ne devait servir à quelques grands ouvrages,
Pourquoi prépares-tu du Baume et des bandages.

SÉVINUS.

Moi ? du baume ?

NÉRON.

Oui, toi pourquoi prends-tu ce soin ?

SÉVINUS.

Je n'en prépare point, je n'en ai pas besoin :
C'est un préparatif qui m'est peu nécessaire.

NÉRON.

Mais Milicus le dit.

SÉVINUS.

Moi je dis le contraire.

Lequel va de nous deux passer pour imposteur ?
Doit-on croire un esclave ou bien un Sénateur ?
Celui qui porte encor les marques de sa chaîne,
Ou celui qui travaille à la grandeur Romaine ?
Te dois-je être suspect, te dois-je être odieux
Pour traiter mes amis à l'exemple des Dieux ?
Et ce dénaturé cet homme abominable,
Parce qu'il est ingrat te semble-t-il croyable ?
Mes bontés ont voulu qu'il vécut librement,
Et voici les effets de son ressentiment.

Je viens de l'affranchir, et tu vois que ce traître
A soudain machiné la perte de son Maître :
Saurais-je appréhender qu'un Prince tel que toi

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

Ou croie à sa parole, ou doute de ma foi ?
César, si je tombais en ce malheur extrême
Il me prendrait dès l'heure une horreur de moi-même :
Et la vive douleur de ce ressentiment
Me ferait à tes pieds mourir subitement.

NÉRON.

Que répond Milicus ?

SÉVINUS.

Que me peut-il répondre ?

MILICUS.

Quatre mots seulement dont je vais te confondre.

SÉVINUS.

Imposteur oses-tu sur moi lever les yeux ?

MILICUS.

Tu lèves bien le bras sur les enfants des Dieux.

SÉVINUS.

Traître, jusqu'à ta mort le fouet et la torture

Me feront la raison de ta noire imposture.

MILICUS.

Possible que bientôt l'aveu de ton forfait

De ta haute menace empêchera l'effet.

César, ce Sénateur saura bien se défendre

S'il peut parer un trait dont je le vais surprendre ;

Nous le verrons au bout de sa subtilité,

Il ne te pourra plus cacher la vérité,

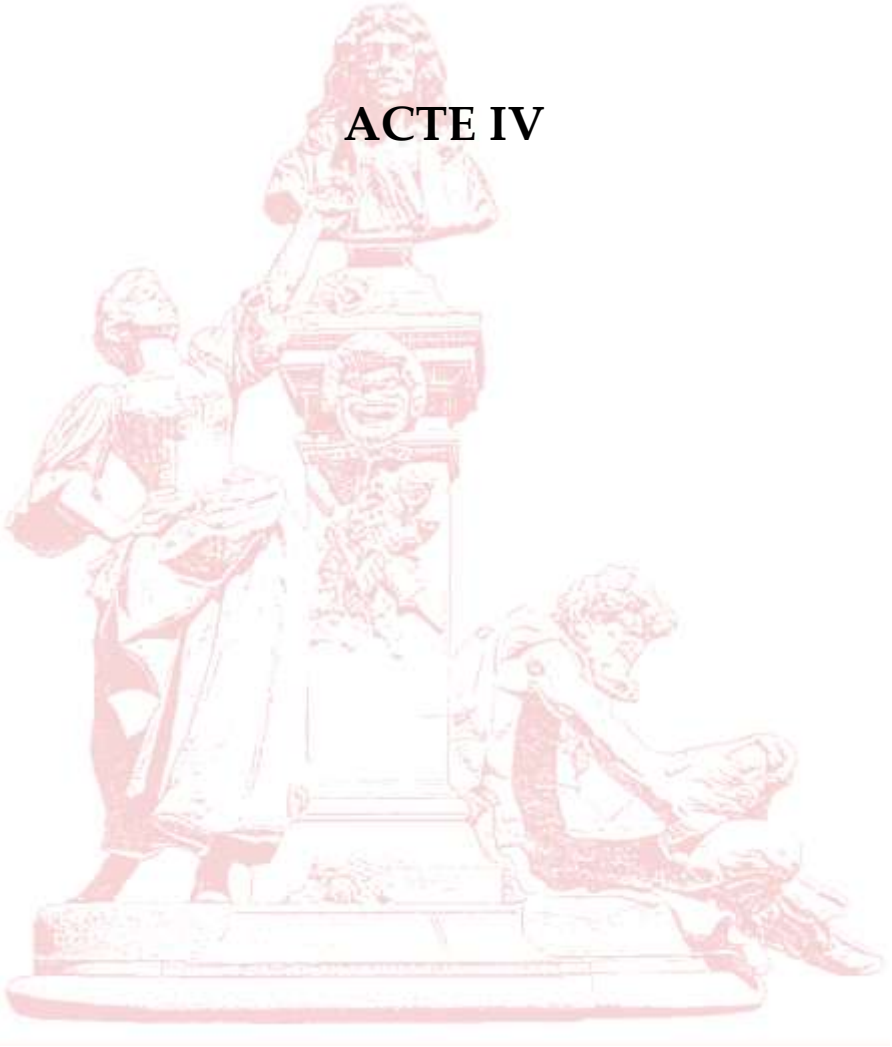
Fais...

NÉRON.

Qu'avec Sévinus quelqu'un des miens demeure ;

Attends dans ce jardin, Je reviens dans une heure.

ACTE IV





Scène première

PISON, LUCAIN

PISON.

Épicaris est prise ? ô Cieux ! qu'ai-je entendu ?

LUCAIN.

Ce n'est rien, ce n'est rien.

PISON.

Lucain tout est perdu :

Rome est abandonnée, et son lâche Génie
Contre les gens de bien maintient la tyrannie.
Le sort nous est contraire, et le Ciel en courroux,
Pour conserver Néron, prend parti contre nous ;
Le Tyran désormais prendra toute licence
D'accabler la vertu, d'opprimer l'innocence,
Qui voudra s'opposer à sa brutalité,
Après cette faveur de la fatalité ?
Ô malheureux destins que le Ciel et la terre,
Les hommes et les Dieux nous déclarent la guerre
À la veille du jour que nous armons nos mains
Pour venger l'univers, les Dieux et les humains !

LA MORT DE SÈNÈQUE

PISON.

Ô malheureux Pison !

LUCAIN.

Finissez cette plainte ;

Et ne vous troubles pas d'une si grande crainte.

La noble Épicaris durant cette rigueur

Ne manquera jamais, ni d'Esprit, ni de cœur ;

Sa constante vertu dans cette violence

Observera toujours un fidèle silence :

Sans qu'elle ouvre la bouche on la verra périr.

PISON.

La force des tourments pourra lui faire ouvrir.

LUCAIN.

Vous la connaissez mal de tenir ce langage ;

Elle est toute romaine en grandeur de courage

Son Âme est généreuse et ferme au dernier point,

Et les feux ni les fers ne l'ébranleront point.

On la verra sourire au plus fort des supplices

Quand on la pressera de nommer ses complices ;

À l'objet de la mort, au plus fort des tourments,

Elle conservera ses nobles sentiments.

Les lieux où souffrira cette fille constante

Serviront de Théâtre à sa gloire éclatante,

Les gênes qui rendront son beau corps abattu

Ne feront seulement qu'exercer sa Vertu ;

Et parmi tant de maux sa parole étouffée

Fera de sa Constance un éternel Trophée.

Plaignons Épicaris, mais ne la craignons pas,

Elle s'en va souffrir un glorieux trépas ;

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

Elle s'en va gagner une Palme immortelle,
Cette digne Beauté va faire parler d'elle,
Et rendre de son nom tout son sexe jaloux ;
Mais n'appréhendons point qu'elle parle de nous.

PISON.

Ne vois-tu pas Rufus qui porte en son visage
De nos prochains malheurs un assuré présage ?
Une peur bien fondée accable ma Vertu,
Épicaris est prise ; ah Rufus ! qu'en dis-tu ?
Est-il un scélérat qui s'égale à Procule ?





Scène II

RUFUS, PISON, LUCAIN

RUFUS.

Ô frayeur mal conçue ! ô crainte ridicule.

PISON.

Ce bruit m'a déjà mis le poignard dans le sein ;
C'est pour faire avorter notre noble dessein :
Nous serons découverts, bien que Lucain soutienne,
Qu'il n'est point de vertu comparable à la sienne.

RUFUS.

Ce n'est point l'accident qui nous doit étonner :
Par un ordre cruel on vient de la gêner,
Cette illustre beauté dont l'âme est si fidèle ;
Et par mille tourments on n'a rien tiré d'elle.
Son merveilleux Esprit de son cœur soutenu
A dénié le fait ; mais d'un air ingénu,
D'une grâce et d'un front qui peuvent tout confondre,
Et déjà son témoin ne sait plus que répondre :
Elle a tout renversé sur son accusateur,
Et Procule à Néron paraît un imposteur.

Suivant la vérité, le Tyran prend le change ;
Mais il vient d'arriver un malheur bien étrange
Sur un avis semblable on a pris Sévinus.

PISON.

Ce second coup m'accable : et j'en reste confus.

RUFUS.

Son Affranchi l'accuse avec tant d'assurance
Que César en ce fait trouve de l'apparence :
Jusqu'ici toutefois il n'a rien déclaré.

PISON.

Ô Cieux ! tout est perdu, tout est désespéré !
Durant que nous parlons possible avec main forte
Les soldats du Tyran frappent à notre porte ;
Ou maltraite déjà nos Amis affligés,
Et déjà nos enfants sont possible égorgés !
Des Valets impudents, des Esclaves infâmes
Traînent par les cheveux nos filles et nos femmes !
Je pâme de douleur, ah ! que ne suis-je mort
Avant que de tomber dans un si triste sort ?

LUCAIN, *parlant à Rufus.*

Je suis tout étonné d'un ami si funeste,
Rassure son Esprit, je vais penser au reste.

RUFUS.

Attends.

LUCAIN.

Je ne puis plus demeurer près de lui.

PISON.

Ô que ceux qui sont morts sont heureux aujourd'hui !

RUFUS.

Mais écoute.

LA MORT DE SÈNÈQUE

PISON.

Ah ! Rufus la chose est découverte !

Une cruelle Étoile, ardente à notre perte,
A sans doute vaincu par ses malignités
Les présages heureux dont nous étions flattés
Les Cieux nous ont trahis pour protéger le crime,
Et tous les gens de bien vont être sa victime.

RUFUS.

Quoi ? le Chef glorieux de tant de gens de cœur
Qui s'est fait estimer incapable de peur,
Et qui doit rétablir la Liberté de Rome,
S'ébranle-t-il si fort pour la perte d'un homme ?
Quand même ce malheur nous devrait accabler,
Il faut avec honneur l'attendre sans trembler :
Possible les effets tromperont l'apparence.

PISON.

Ô discours ridicule ! ô la vaine espérance !
Crois-tu que Sévinus au dépourvu surpris,
Tienne la bouche close ainsi qu'Épicaris ?
Cet homme délicat se voyant à la gêne,
Abrégera nos jours pour accourcir sa peine :
La torture ébranlant toute sa fermeté,
Fera faire naufrage à sa fidélité.
S'il vient à nous nommer, par quelle diligence
Pourrions-nous éviter une horrible vengeance ?

RUFUS.

C'est une conjoncture où je ne vois plus d'espoir !
Mais c'est en ces endroits qu'un grand cœur se fait voir ;
Le péril apparent du fer et de la flamme

Doit servir de matière à la grandeur d'une Âme.
C'est là que la Vertu se fait le mieux juger :
Jamais des grands dangers on ne sort sans danger ;
Parfois d'un désespoir accompagné de gloire,
Les vaincus, aux vainqueurs, ont ôté la victoire.
Si tu veux parvenir au bien que tu prétends,
Recueille ton courage, et ne perds point de temps ;
Cours où sont les Vaisseaux, monte sur la Tribune,
Pour exciter le Peuple à suivre ta fortune ;
Fais un coup de partie, et marche promptement
Pour passer jusqu'au Trône, ou jusqu'au monument.
Si peu que la Fortune assiste ton courage,
Tu jettes l'ancre au Port, et Néron fait naufrage.
Que pourra ce Tyran t'opposer aujourd'hui
Qu'un lâche Tigillin scélérat comme lui ;
Qui n'est accompagné que d'impudiques femmes,
De garçons débauchés, et d'Eunuques infâmes ?
Si de sa vaine peur ton Esprit est remis,
Tu n'as point à forcer de puissants ennemis.

PISON.

Tu comptes donc pour rien cette garde Allemande
Qui tire de César une solde si grande ;
Et répandant partout son redoutable Corps,
Tient la ville assiégée, et dedans et dehors ?
Pourrai-je la gagner avec une harangue,
Quand cette nation n'entend pas notre langue ;
Voit indifféremment notre calamité,
Et n'a nul intérêt à notre Liberté ?

LA MORT DE SÈNÈQUE

RUFUS.

Sollicite le peuple, il entendra ta plainte,
Et pourra s'assembler pour dissiper ta crainte ;
Tu sais bien que le Peuple aime le Changement,
Et que le bien public l'émeut facilement.

PISON.

Au Peuple ? présenter des vœux et des requêtes ?
Tu veux que je me fie à ce Monstre à cent têtes,
D'opinion diverse et sans docilité,
Qui n'embrasse l'honneur qu'avec l'utilité ?
Quoi tu veux que Pison dans le péril se voue
À ces courages bas, à ces Âmes de boue,
Qui de leur joug honteux ne sauraient s'ennuyer,
Et qui m'accablent au lieu de m'appuyer ?

RUFUS.

Auquel des deux partis vois-tu plus d'assurance,
Et lequel est le plus digne de confiance
Te semble plus traitable et paraît plus humain,
Du Tyran parricide, ou du Peuple Romain ?
Lequel aimes-tu mieux de l'estime, ou du blâme ?
D'une fin glorieuse, ou d'une mort infâme ?
Et de tomber bientôt sanglant sur le carreau
De la main d'un Soldat ou du coup d'un Bourreau ?
Reconnait là-dessus ce que le Ciel t'inspire ;
Choisis des deux partis, et ne prend pas le pire.
Mais ne perds point de temps à contempler les Cieux,
Il faut lever le bras, et non hausser les yeux.

PISON.

Ah ! le respect d'Arie errante en ma mémoire

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

Me défend de mourir avecque tant de gloire.

RUFUS.

Penses-tu que ta femme ait du contentement

Si pour son vain respect tu meurs honteusement ?

PISON.

Mais d'un autre côté veux-tu que mon audace

Face périr ma femme avec toute ma race ?

Si je ne tente point ce téméraire effort

Néron sera possible apaisé par ma mort ;

Il ne portera point sa fureur enragée

À voir persécuter une Veuve affligée.

Il se contentera sans croître ses malheurs

Que mon sang répandu fasse couler ses pleurs,

Et par mon seul trépas sa colère assouvie

Laissera subsister la moitié de ma vie !

Veux-tu que je commette à ce cœur sans pitié

Le salut de ma chère et fidèle moitié ?

Et que par une vaine et folle violence

Je fasse sur sa tête éclater sa vengeance ?

Qu'on lui fasse après moi souffrir mille trépas ?

Qu'on lui vienne arracher mon fils d'entre les bras ;

Et que pour célébrer mes tristes funérailles,

De ma vivante image on batte les murailles ?

RUFUS.

J'aimerais beaucoup mieux qu'un glorieux Destin

Accompagnant vos jours, couronnât votre fin.

Si ta femme ne t'aime ; elle est vraiment indigne

De recevoir les traits de cet amour insigne ;

Et s'il faut qu'elle t'aime ainsi que je le crois,

LA MORT DE SÈNÈQUE

Il ne faut pas penser qu'elle vive après toi :
Si tu descends là-bas elle t'y voudra suivre,
Et l'ennui de ta mort lui défendra de vivre.

PISON.

Dieux ! je ne doute point que je n'en sois aimé,
Et son bon naturel, m'est assez confirmé.
Si dans cet accident on voit que je frissonne ;
C'est de crainte que j'ai pour sa chère personne ;
Je n'ose rien tenter de peur d'aigrir son sort,
Je voudrais bien qu'Arie eût le choix de sa mort.

RUFUS.

Bien donc, prends ce parti ; mais montre-toi d'une Âme
Fidèle à tes amis aussi bien qu'à ta femme ;
Si tu viens à périr, meurs sans nous faire tort.
Voici venir des gens, c'est le Tyran qui sort ;
Éloigne-toi d'ici ; de crainte que sa vue
N'augmente cet effroi dont ton âme est émue :
On ne peut observer l'ennemi que l'on craint
Sans témoigner du trouble et sans changer de teint.



Scène III

NÉRON, SÉVINUS, RUFUS, TIGILLIN

NÉRON, *tenant un papier.*

Un siège promptement ; que Sévinus approche ;
Je sais que ta vertu se trouve sans reproche,
Et que sans donner place à ma sévérité,
Tu vas ingénument dire la vérité.
Mais pour ne me laisser aucun mauvais indice ;
De peur que ta mémoire en ce lieu te trahisse ;
Et que tu fasses voir de la mauvaise foi
Aux dépositions que voici contre toi ;
Consulte-la de grâce avant que me répondre ;
Dis la chose en son ordre, et ne va rien confondre.
Quels furent tes propos parlant à Natalis
Hier dans le Champ de Mars ? à ces mots tu pâlis ?

SÉVINUS.

C'est de douleur que j'ai de voir mon innocence
Par de mauvais rapports suspecte à ta puissance.

NÉRON.

Mais de quoi parliez-vous si longtemps en secret.

LA MORT DE SÈNÈQUE

SÉVINUS.

D'un désordre qu'à Rome on voit avec regret :
D'un droit licencieux, que la loi doit restreindre :
Et dont les gens d'honneur ont sujet de se plaindre.
De ce que l'affranchi veut contre la raison
Avec le Chevalier faire comparaison :
Et sans se souvenir comment on l'a vu naître,
A l'audace parfois de coudoyer son Maître.

NÉRON.

Cela n'a nul rapport, que dites-vous après.

SABINE.

Il fut aussi parlé de la rigueur des prêts ;
Et comme l'usurier qui gagne sans mesure,
Les plus grandes Maisons consume par usure.

NÉRON.

Ensuite.

SÉVINUS.

Il fut parlé du long retardement
Du blé qui vient d'Égypte.

NÉRON.

Ô long déguisement !

Sont-ce là tous les propos que vous eûtes ensemble ?

SÉVINUS.

C'est tout ce qu'il fut dit, au moins comme il me semble.

NÉRON.

Et de Lateranus n'en fut-il point parlé ?

SÉVINUS.

Ô Natalis perfide ! as-tu tout révélé ?

Fut-il jamais parlé de lâcheté plus haute !

Ô que de gens de bien vont périr par ta faute !

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

NÉRON.

Mais toi, pour te placer au rang des gens de bien,
Tu pouvais conspirer sans me demander rien.
Par quel noir mouvement as-tu pu te conduire
À rechercher ma grâce en me voulant détruire ?
Traître, que mes bienfaits ne pouvaient obliger ;
Et qui ne me flattais qu'afin de m'égorger ;
Ah ! je me souviendrai de tes sollicitudes.

SÉVINUS.

César, je suis confus de ces ingrattitudes,
Déjà le vif remords de ce lâche dessein
Avant l'événement m'avait percé le sein :
Ma première fureur qui s'était alentie
Me laissait en état de rompre la partie.

NÉRON.

Puisqu'à la rompre ainsi tes sens se disposaient,
Tu peux bien me nommer ceux qui la composaient :
C'est là pour ton pardon tout ce que je désire.
Qui sont-ils ?

SÉVINUS.

Natalis te le pourrais mieux dire.

NÉRON.

Pour les savoir de toi faut-il te menacer ?

SÉVINUS.

Ah ! j'aime mieux mourir que de les dénoncer.

NÉRON.

Rufus fais-moi raison de ce morne silence.

RUFUS, *prenant Sévinus au collet.*

Parle avant qu'on t'entraîne avecque violence :
Nomme les Conjurés.

LA MORT DE SÉNÈQUE

SÉVINUS.

Ne presse point ma foi :
Si tu me fais parler, je parlerai de toi.

RUFUS.

Nomme-les, nomme-les.

SÉVINUS.

Ô l'impudence extrême !
Que ne te résous-tu de les nommer toi-même.

NÉRON.

Écoutons.

RUFUS.

Moi méchant ? je suis homme de bien.

SÉVINUS.

Oui toi ; dénonce-les, tu les connais fort bien ;
Nul n'est plus suffisant d'en dire des nouvelles.

NÉRON.

On a donc corrompu mes gens les plus fidèles !

RUFUS, faisant signe à Sévinus.

Imposteur garde-toi d'offenser la Vertu.

SÉVINUS.

Rufus il n'est plus temps, pourquoi me pressais-tu ?

NÉRON.

Tigillin, Tigillin, as-tu vu l'artifice ?

Qu'on se jette sur lui gardes qu'on le saisisse.

RUFUS.

César écoute-moi.

NÉRON.

Je ne t'écoute plus,
Tu feras désormais des signes superflus.



Scène IV

NÉRON, SABINE, SÉVINUS

NÉRON.

Il faut que les Bourreaux te traitent comme un traître
Qui déloyalement attende contre son Maître.

SABINE.

D'où vient un si grand bruit ?

NÉRON.

Ce brave Colonel

Qui faisait l'empressé, se trouve criminel :
Nous l'avons découvert pour être des complices.

SABINE.

Ô que sa trahison mérite de supplices !

NÉRON.

En cette occasion, ce perfide flatteur
Voulait faire parler ce sage Sénateur :
Et pour se couvrir mieux, lui faisait des demandes
Avec une insolence et des rigueurs trop grandes :
Alors qu'importuné des propos de Rufus,
Sévinus l'a fait taire et l'a rendu confus.

LA MORT DE SÉNÈQUE

SABINE.

Il mériterait bien que pour ces bons offices,
Tu lui fisses pardon, s'il nommait ses complices.

NÉRON.

Il marchandé à parler.

SABINE.

Ô qu'il me fait pitié !

Comment n'obtiendras-tu ta grâce qu'à moitié ?

Ah ! vomis ce secret qui cause leur ruine ;
C'est un poison mortel enclos en ta poitrine,
N'irrite point César qui te veut pardonner ;
Si ton silence dure on te fera gêner.

Mais ne perds point de temps, c'est un fait qui te touche,
Sévinus ton salut est encore en ta bouche.

SÉVINUS, *tout bas.*

Puisque par les soldats je serai visité.

Il faut bien que je cède à la nécessité.

SABINE.

Crois-moi, déclare tout, afin qu'on te pardonne ;
Parle avant qu'on te prenne, et que je t'abandonne.

SÉVINUS, *se jetant aux pieds de Sabine.*

Hélas ! belle Princesse employez-vous pour moi :

Je ne saurais parler ; j'en ai donné ma foi,
Tout ce que je puis faire en un état si triste,
C'est de vous présenter seulement cette liste.

SABINE.

César, lis ce papier : et vois si j'ai raison
Quand je tiens pour suspects, et Sénèque et Pison.
Pour s'emparer du Trône et pour t'ôter du monde,
Pison est Chef de part, et Lucain le seconde.

Voici de mes soupçons un manifeste aveu ;
Tu peux connaître ici l'Oncle par le Neveu.
Ce Vieillard si rusé t'abusait par sa mine ;
Mais ses déguisements n'ont pu tromper Sabine.
Qu'en dis-tu maintenant ?

NÉRON.

Quoi ? tant de Chevaliers ?
Des Consuls ? Des Tribuns, des Chefs, des Centeniers,
Les plus grands des romains se sont ligüés ensemble
Contre leur Empereur ? ah ! Sabine je tremble,
Le cœur me bat au sein.

SABINE.

Il le faut rassurer,
Et les mettre en état de ne plus conjurer.
Avant que de ce bruit quelqu'un les avertisse.
Donne ordre qu'on les cherche, et que l'on s'en saisisse.

NÉRON.

Nous ne trouverons pas des bourreaux suffisants
Pour imposer des fers à tant de partisans.

SABINE.

Nous ne manquerons point de gens pour leur supplice ;
Douze mille soldats en vont faire l'office.

NÉRON, *parlant à Tigillin.*

Cours vers Lateranus qui devait lâchement
Commencer l'attentat par un embrassement ;
Qui d'une humble façon déguisant son audace,
Devait lors me forcer de tomber sur la place.
Dis-lui qu'il meure vite, et que je lui défends
D'embrasser à sa mort sa femme et ses enfants ;
Assure-toi du reste, et d'une adroite sorte,

LA MORT DE SÉNÈQUE

Prends-les ou vifs ou morts allant avec main forte.

SABINE.

Et Sénèque en ce lieu se doit-il oublier,
Lui qui sans se défendre et sans s'humilier
A dit à Natalis touchant cette menée
Que le sort de Pison était sa destinée ?
N'en dit-il pas assez pour t'apprendre aujourd'hui
Qu'il est de la partie et conspire avec lui ?
Sa trame en mots couverts est assez découverte ;
Qui vit avec Pison, doit périr par sa perte.
Sénèque attendrait-il quelque meilleur succès,
Faut-il plus que cela pour faire son procès ?

NÉRON.

Mais a-t-il dit ces mots ? il faut qu'on lui demande.

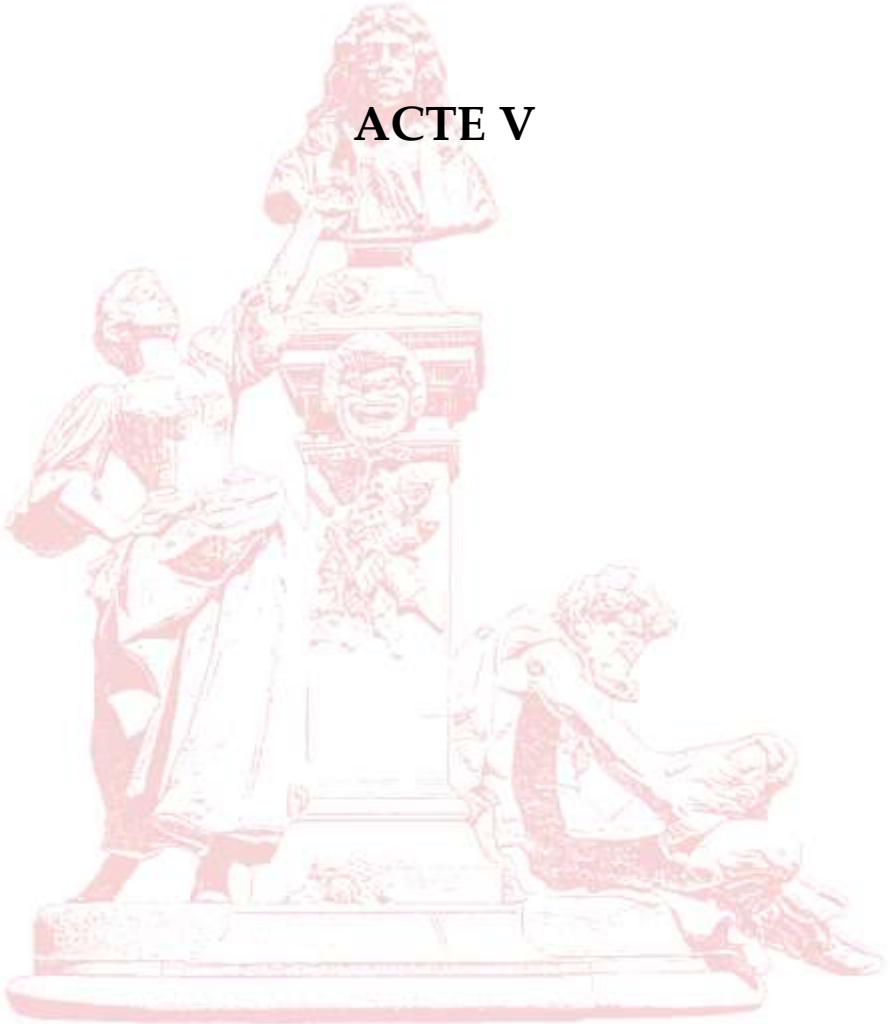
SABINE.

Il est bien impudent s'il faut qu'il s'en défende ;
Sans doute Natalis ne l'a point inventé.

NÉRON.

Il en faut sur le Champ savoir la vérité.

ACTE V





Scène première

SÉNÈQUE, PAULINE, LE CENTENIER

SÉNÈQUE.

Mon Âme apprête-toi pour sortir toute entière
De cette fragile matière
Dont le confus mélange est un voile à tes yeux :
Tu dois te réjouir du coup qui te menace,
Pensant te faire injure on te va faire grâce :
Si l'on te bannit de ces lieux
En t'envoyant là-haut, c'est chez toi qu'on te chasse,
Ton origine vient des Cieux.

Nous avons assez vu le cours de la Nature,
Sa riche et superbe structure,
Ses divers ornements et ses charmants attraits ;
Elle a peu de beautés qui ne nous soient connues,
Il faut quitter la terre, et monter sur les nues,
Pour connaître d'autres secrets,
Il faut chercher du Ciel les belles avenues,
Et voir le Soleil de plus près.

On ne trouve ici que des lois tyranniques,
D'où naissent des effets tragiques,
Et les Monstres y sont au-dessus des Héros ;
La Vertu sous le joug y demeure asservie :
L'Orgueil, l'Ambition, l'Avarice et l'Envie
Nous y troublent à tout propos ;
Mais là-haut dans l'état d'une meilleure vie
On goûte un éternel repos.

Principe de tout être où mon espoir se fonde ;
Esprit qui remplit tout le monde,
Et de tant de bontés favorises les tiens,
Tu vois les cruautés de qui je suis la proie,
Et j'attends de toi seul mon repos et ma joie ;

Pauline entre.

Fais que je goûte de tes Biens,
Et me tires bientôt afin que je te voie
Du joug de ces pesants liens.

Mais ma chère moitié se dissout toute en larmes,
Tant mon prochain bonheur lui vient donner d'alarmes.
Faut-il pleurer Sabine, et faut-il s'étonner
An moment bienheureux qui nous doit couronner
Quand nos pas glorieux imprimant la poussière,
Nous font trouver la palme au bout de la Carrière ?
Le pilote battu par les flots irrités
Quand son vaisseau mal joint fait eau de tous côtés.
Errant sans gouvernail au gré de la tempête
Qui tombe incessamment ou bruit dessus sa tête ;

LA MORT DE SÈNÈQUE

A-t-il en quelque sorte à se plaindre du sort,
Si par un coup de vague il est mis dans le port ?
Le pèlerin lassé d'un pénible voyage
Aveuglé de la poudre, ou mouillé de l'orage :
Se peut-il affliger avec quelque raison
Quand il touche du pied le seuil de sa maison ;
Pourquoi nous plaindrions-nous d'un sort digne d'envie,
La mort est le repos des travaux de la vie,
Et celui qui désire en allonger le cours
Aime à gémir sans cesse, et soupirer toujours.

PAULINE.

Quand une mort certaine est prête de le prendre,
Le sage, à mon avis, doit constamment l'attendre,
Puisque c'est un défaut que de s'inquiéter
À l'approche d'un mal qu'on ne peut éviter :
Il faut absolument qu'une âme bien placée
S'apprête de partir quand elle en est pressée.
Mais aller de si loin rechercher le trépas,
Et l'appeler soi-même alors qu'il ne vient pas ;
C'est trouver des appas en une chose horrible,
Et faire vanité d'un désespoir visible.
La nature inspirant un désir de repos
Ne nous enseigne rien qui ne soit à propos,
À tous les animaux elle a donné l'envie
D'éviter les périls pour conserver leur vie ;
La vie est donc un bien dont nous devons user,
Sans l'exposer si fort, et sans le mépriser :
Il faut laisser agir les Cieux et la Nature ;
Et vous savez, Seigneur, qu'en cette conjoncture

C'est avancer l'effet du fer, ou du poison,
Que témoigner ainsi d'être l'ami de Pison.

SÉNÈQUE.

En ces occasions faut-il qu'on abandonne
Son honneur et sa foi pour sauver sa personne ?
Qui lâchement s'abaisse et manque d'amitié ;
En pensant se sauver perd plus de la moitié,
Pour allonger ses jours il abrège sa gloire ;
Et pour garder son sang prodigue sa mémoire.
Tant de doctes leçons et de raisonnements
Qui pourraient affermir les plus mols sentiments ;
En cette occasion ne nous serviraient guères
Si nous avions encor des faiblesses vulgaires,
Si nous étions sujets à nous épouvanter,
Et si nous redoutions ce qu'on peut souhaiter.
Je me vois sur le point que l'état de ma vie
Ne sera plus en butte aux noirs traits de l'Envie,
Qui me blâme en secret, et me nomme tout bas,
Complice d'un désordre où je ne trempe pas.
Les méchants m'accusaient avec trop d'injustice,
De maintenir Néron dans l'ordure du vice ;
De ce cruel affront je vais me ressentir,
Et l'arrêt de ma mort s'en va les démentir.
Il sera malaisé désormais qu'on m'impute
D'être le confident de qui me persécute :
L'univers apprendra qu'on me blâmait à faux,
Et que je n'eus jamais de part à ces défauts.
N'a-t-il pas à Burrus donné la récompense ?
De ses sages conseils, et de sa diligence ?

LA MORT DE SÈNÈQUE

Que dirait-on de moi si j'étais conservé,
Je me dois ressentir de l'avoir élevé,
D'avoir soigneusement cultivé cette plante,
Qui fut même à sa tige ingrate et malfaisante ;
Cette fleur dont le lustre est si fort abattu,
Et qu'on a vu corrompre au sein de la vertu ;
Mais quoi, le Centenier m'apporte des nouvelles
Qui me réjouiront, fussent-elles mortelles :
Et bien, que veut César, dis-le nous hardiment ?

LE CENTENIER.

Que Sènèque s'apprête à mourir promptement.

SÈNÈQUE.

Ô doux commandement ! ô faveur agréable !
Nouvelle désirée autant que désirable ;
Il nous oblige fort de nous traiter ainsi,
S'il veut que nous mourions nous le voulons aussi ;
Il sait donner à tout, et le prix et l'estime,
Il ne m'ordonne rien qui ne soit légitime.

LE CENTENIER.

Il te laisse le choix pour certaine raison,
De la flamme, de l'eau, du fer ou du poison :
Prends lequel tu voudras, choisis.

SÈNÈQUE.

Le Ciel lui rende,

Il m'oblige beaucoup, cette faveur est grande,
Il faut exécuter cet équitable arrêt,
Et tu verras bientôt comme je suis tout prêt ;

Il frappe à sa porte.

Mais faut-il si soudain que je te satisfasse,
Puis-je d'un testament consoler ma disgrâce ?

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

Puis-je adoucir d'un mot l'aigreur de mon trépas.

LE CENTENIER.

Vois si tu veux mon Ordre, il ne le porte pas.

SÉNÈQUE.

Cessons donc de porter un meuble si fragile

Il jette ses tablettes.

Puisqu'il nous est à charge et nous est inutile ;

Je serais étonné s'il m'eût été permis

De laisser en mourant du bien à mes amis ;

Il est tout à César, je n'en puis rien soustraire,

Je n'en suis seulement que le dépositaire.

En me le confiant, il ne s'est point déçu,

Je lui rends tout entier comme je l'ai reçu.

Pauline, c'est pour toi que je voudrais écrire,

Mais ta fidèle amour de ce soin me retire

Suivant exactement l'ordre qu'on me prescrit,

Je ne pers pas beaucoup pour n'avoir rien écrit :

J'ai par mes actions tracé dans ta mémoire

Assez heureusement l'image de ma gloire,

Ceux qui de ma vertu pourront encor douter

Pour en être éclaircis n'ont qu'à te consulter,

Il te souviendra bien qu'avec assez d'estime

J'ai vécu près de toi sans reproche et sans crime ;

Il te souviendra bien de ma constante foi,

Et que prêt à partir je n'eus regret qu'à toi.

PAULINE.

Moi je m'en souviendrai ? je veux qu'on se souvienne,

Qu'il ne fut point d'amour comparable à la mienne :

En vous suivant partout je veux montrer à tous :

LA MORT DE SÉNÈQUE

Si vous viviez en moi, que je vivais en vous.

SÉNÈQUE.

Ne précipite point le cours de tes années.

PAULINE.

En la fin de Sénèque elles seront bornées,
Rien n'aura le pouvoir de rompre un nœud si beau,
Nous n'avons eu qu'un lit, nous n'aurons qu'un tombeau.

SÉNÈQUE.

Ah ! ne meurs point si tôt.

PAULINE.

Je ne saurais plus vivre.

SÉNÈQUE.

Vis pour me contenter.

PAULINE.

Je mourrai pour vous suivre.

SÉNÈQUE.

N'aurais-je plus sur toi de pouvoir absolu ?

PAULINE.

Le conseil en est pris, c'est un point résolu.

SÉNÈQUE.

Ô rare piété ! ta constance fidèle,
Remporte sur Sénèque une palme immortelle :
Sans doute nos Neveux auront droit de douter,
Si méritant beaucoup, j'ai pu te mériter ;
Comme de ta beauté tout ton sexe eut envie,
Il deviendra jaloux de la fin de ta vie ;
L'effet est trop brillant de cette sainte amour,
Elle me va faire ombre en se mettant au jour,
Je ne puis te celer qu'un si beau trait me blesse ;
La force de ton âme a causé ma faiblesse,

Ta rare piété me touche tendrement,
Il m'échappe des pleurs dans ce ressentiment.
C'est pourquoi si Pauline à partir se dispose,
Qu'auparavant sa foi m'assure d'une chose,
C'est qu'ayant pris de moi ce glorieux poignard
Elle ira, s'il lui plaît, s'en servir autre part :
Car sans quelque faiblesse indigne et mal séante,
Je ne pourrais jamais voir Pauline mourante :
Sans doute cet objet me ferait murmurer,
Et ne me servirait qu'à me déshonorer.

PAULINE.

Seigneur, permettez-moi.

SÉNÈQUE.

Non, il faut que l'on cède.

PAULINE.

Que je fasse l'essai de ce dernier remède :
J'aurais trop de bonheur si vous me permettiez
D'en goûter la première, et mourir à vos pieds.

SÉNÈQUE.

C'est en vain, c'est en vain ta demande m'outrage,
Et c'est perdre le temps qu'en parler davantage.

PAULINE.

Seigneur, j'y consens donc, mais non sans déplaisir.

LE CENTENIER.

On ne nous a donné que fort peu de loisir,
Hâte un événement que César veut apprendre.

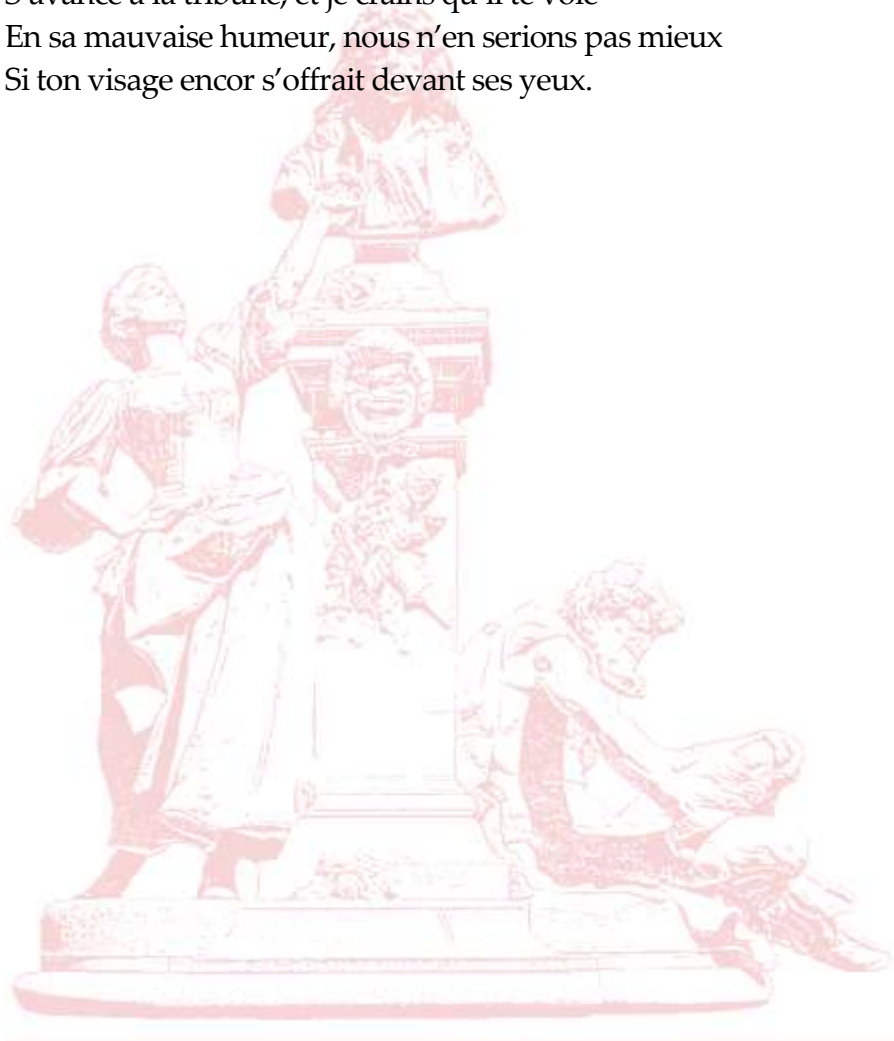
SÉNÈQUE.

Je suis trop criminel de l'avoir fait attendre,
Demandons-lui pardon de ce retardement ;
Embrassons-nous, Pauline, et mourons promptement.

LA MORT DE SÉNÈQUE

LE CENTENIER.

Entre donc là-dedans, celui qui nous envoie
S'avance à la tribune, et je crains qu'il te voie
En sa mauvaise humeur, nous n'en serions pas mieux
Si ton visage encor s'offrait devant ses yeux.





Scène II

NÉRON, SABINE, SÉVINUS, RUFUS,
DES GARDES

NÉRON.

Ô Dieux ! que d'Ennemis ! l'effroi qui m'environne
Sur mon front palissant fait trembler ma Couronne :
Serons-nous assez forts pour en venir à bout,
Peut-on à tant de gens faire tête partout ?
Le bras de Tigillin, et l'Esprit de Sabine
Pourront-ils renverser cette grande machine ?
Quand même quelque Dieu viendrait me le jurer
À peine mon Esprit s'en pourrait assurer.

SABINE.

Quoique le mal soit grand, raffermis ton courage ;
Nous avons avancé la moitié de l'ouvrage,
Tes ennemis connus sont pris ou dépêchés,
Mais il faut découvrir tous ceux qui sont cachés.
Le Médecin savant et plein d'expérience
Doit du mal dont il traite avoir la connaissance ;
C'est sur ce fondement qu'il peut avec raison

LA MORT DE SÈNÈQUE

Aux corps in tempérés rendre la guérison :
Nous savons une part de la trame funeste,
Et pour notre assurance il faut savoir le reste.

NÉRON.

Possible Épicaris le pourra révéler,
Il faut que Sévinus l'oblige de parler.

SABINE.

Sévinus, c'est ici que tu feras paraître
Si ton zèle répond aux bontés de ton Maître ;
D'un Empereur clément qui sait tout pardonner,
Et qui pour cet effort te va beaucoup donner.
Si tu peux en ce fait agir de bonne sorte,
Jamais tes créanciers n'assiégeront ta porte :
Jamais mortel encor dans le rang que tu tiens
Ne s'est vu jusqu'ici comblé de tant de biens.
Ôte-nous seulement cette épine importune,
Je suis la caution de ta bonne fortune.

SÉVINUS.

Madame ; vous verrez comme je m'y prendrai,
Ce sont des vérités que je lui maintiendrai,
Et quoiqu'elle témoigne une si grande audace,
Qu'elle ne peut jamais me dénier en face.

SABINE.

Il serait à propos de lui persuader
Qu'elle garde un secret dangereux à garder,
Qu'elle ne gagne rien que la mort à se taire,
Qu'une confession lui serait salutaire :
Enfin, qu'à ton exemple, elle peut sans erreur
Perdre tous ses amis pour sauver l'Empereur.

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

La voici qui paraît en triomphe portée.

NÉRON.

Des gens trop curieux l'ont un peu maltraitée.





Scène III

NÉRON, ÉPICARIS, SÉVINUS, SABINE

NÉRON.

Connais-tu de l'État les sages défenseurs ?

ÉPICARIS.

J'en connais beaucoup mieux les cruels oppresseurs.

NÉRON.

Sévinus, adoucis cet animal farouche
Qui n'a que du poison et du fiel dans la bouche.

SÉVINUS.

Épicaris, c'est trop t'exposer aux tourments,
Tu dois te départir de ces déguisements ;
C'est s'obstiner en vain la chose est découverte ;
Le Ciel des Conjurés a résolu la perte,
Cet excès de courage et de fidélité
Ne s'y peut opposer qu'avec impiété.
Les Amis de César ont suborné les nôtres ;
Les uns m'ont dénoncé, j'ai dénoncé les autres,
Et ce digne Empereur mu de compassion,
A daigné faire grâce à ma confession :

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

Si tu veux recevoir les mêmes bénéfices,
Révèle promptement tous les autres complices :
Tu peux voir au pardon le chemin tout battu,
Tu n'as rien qu'à parler.

ÉPICARIS.

Que me demandes-tu ?

SÉVINUS.

Tous ceux que tu connais de cette intelligence.

ÉPICARIS.

Moi ? je ne connais rien que ta seule imprudence :
Et si visiblement tu la fais éclater,
Qu'il n'est pas de besoin de la manifester.

SÉVINUS.

Ce trait n'est imprudent qu'à ton sens indocile :
L'imprudence est nuisible, et cet acte est utile,
C'est de ce seul aveu que dépend ton bonheur.

ÉPICARIS.

Ma vie en dépend bien, mais non pas mon honneur.

SÉVINUS.

C'est flatter ton esprit d'une erreur sans seconde,
Car de quoi sert l'honneur quand on est plus au monde ?

ÉPICARIS.

Nos Esprits ne sont pas d'un sentiment pareil.

SÉVINUS.

Tu ne ferais point mal de suivre mon conseil.

ÉPICARIS.

Qui suivrait le conseil d'une Âme si timide
Pour aller à la gloire aurait un mauvais guide.

SÉVINUS.

Mais toi fille obstinée en résistant si fort,

LA MORT DE SÈNÈQUE

Tu tiens bien le chemin pour aller à la mort ?
Sais-tu bien que Pison s'est fait ouvrir les veines
Pour soustraire sa vie à mille justes peines
Que Scaurus de César a senti le courroux
Et que Lateranus est mort de milles coups ?
Que Voluse est péri d'une façon tragique
Pour expier son crime ?

ÉPICARIS.

Ou pour la République.

SÉVINUS.

Et que Flave et Rufus ont hâté leur trépas.

ÉPICARIS.

Comme eux Brutus est mort, mais son nom ne l'est pas.

SÉVINUS.

Lucain qui fut toujours digne de ton estime,
Nomme tous ses amis qui trempent dans le crime ?
Des tourments préparés redoutant la rigueur.

ÉPICARIS.

Ce trait fait assez voir qu'il n'eut jamais mon cœur.

SÉVINUS.

Ne ferme point la bouche alors qu'on te convie
De parler librement pour conserver ta vie :
Implore les bontés que je viens d'éprouver,
Et te sers de la planche offerte à te sauver.

ÉPICARIS.

Ô le honteux conseil ! pour éviter l'orage
À tant de gens de bien, faire faire naufrage ?
Je ne trahirai point des cœurs généreux ;
Ils s'exposent pour nous, je veux mourir pour eux.

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

NÉRON.

Tu connais donc des gens dont la cruelle envie
Fait encore dessein d'attenter sur ma vie ?

ÉPICARIS.

Oui je sais le dessein de cent hommes d'honneur
Qui fondent sur ta mort leur souverain bonheur :
J'en sais des plus hardis et des plus grands de Rome,
Mais je mourrai cent fois avant que je les nomme.

NÉRON.

Prends-tu quelque plaisir à te faire gêner ?

ÉPICARIS.

Beaucoup moins qu'un Tyran n'en goûte à l'ordonner.

SABINE.

L'impudente, la terre est-elle bien capable
De porter un moment ce Monstre insupportable ?

ÉPICARIS.

Elle peut sans horreur porter Épicaris ;
Puisqu'elle porte bien la femme aux trois maris.

SABINE.

Ta langue pour ce mot sera bientôt coupée.

ÉPICARIS.

Que devrait-on couper à Sabine Poppée ?

SABINE.

Quand tu n'aurais vomi que ce mot seulement,
Tu mourras de cent morts par mon commandement.

ÉPICARIS.

Ces matières de peur sont ce que je dédaigne :
Menace-moi plutôt de vivre sous ton règne.

Aucun autre malheur ne me saurait troubler ;
Et c'est la seule peur qui me ferait trembler.

LA MORT DE SÈNÈQUE

NÉRON.

Ô nouvelle Alecton que l'Enfer a vomie !
Qui t'a donné sujet d'être mon Ennemie ?
Qui de ta cruauté me rend ainsi l'objet ?

ÉPICARIS.

Tu veux donc le savoir : en voici le sujet :
Je t'aimais autrefois, quand ton front hypocrite
Se couvrait faussement des couleurs du mérite :
Lorsque ta main feignait de faire un grand effort
Pour écrire ton seing sous un Arrêt de mort :
Quand ton Esprit brutal, cachant sa véhémence,
Pratiquait la justice, exerçait la clémence,
Et pour mieux t'affermir en ton Autorité,
Montrait de la sagesse et de la piété.
Mais depuis que tu cours où la fureur te guide,
Que tu te rends cruel, ingrat, et parricide,
Que tu rôdes la nuit, et que tu tiens à jeu
Les titres de voleur et ceux de boutefeux ;
Je te hais comme un Monstre abîmé dans le crime ;
Et trouve que ta mort est un coup légitime.

NÉRON.

Ah ! c'est trop ! qu'on la livre aux bourreaux inhumains.

ÉPICARIS.

C'est un œuvre où Néron peut donc mettre les mains.

NÉRON.

Entraînez-la soldats ; vite, et qu'on la déchire.

ÉPICARIS.

Possible que ton sort quelque jour sera pire.

NÉRON.

Méchante, on t'apprendra comme il faut discourir.

FRANÇOIS TRISTAN L'HERMITE

ÉPICARIS.

Tyran, je t'apprendrai que je sais bien mourir.

NÉRON.

Qu'on la fasse mourir du plus cruel supplice.

ÉPICARIS.

Rien ne doit t'empêcher de faire ton office.

NÉRON.

Ô le Monstre exécration, et qu'il est endurci !

SABINE.

L'Oncle de son Amant l'instruit sans doute ainsi,
Sénèque a fabriqué cette haine mortelle,
C'est un grand artisan.

NÉRON.

Qu'il meurt aussi bien qu'elle.

SABINE.

Puisqu'il ne t'a failli que deux fois seulement,
Attends de ses projets quelque autre événement :
Quoi ? ferais-tu sitôt par des pensées timides
Périr un si grand Maître en l'Art des Parricides ?
Garde bien de choquer ce docte Précepteur :
C'est un homme de bien, c'est un si bon flatteur ;
N'eût-il que ce talent il ne faut pas qu'il meure.

NÉRON.

Il flattera la Parque avant qu'il soit une heure.
Silvanus est passé dans son appartement
Pour lui faire en deux mots mon dernier compliment.



Scène IV

SABINE, LE CENTENIER, NÉRON

SABINE.

Voici le Centenier, hé bien ?

LE CENTENIER.

La chose est faite.

SABINE.

Quoi ! nous ne verrons plus cette peste de cour ?

LE CENTENIER.

Je ne l'ai point laissé qu'il n'ait perdu le jour.

SABINE.

Qu'a dit en te voyant cet honneur de Cordoue
Que Rome admire tant, que tout le monde loue ?

LE CENTENIER.

Mes ordres exprimés lui donnant à choisir
De tout genre de mort conforme à son désir ;
Ce vieillard misérable a montré quelque joie
D'y pouvoir arriver par une douce voie,
Et déjà présentant comme la chose irait,
Il avait préparé tout ce qu'il désirait
Sa femme en a senti toute la violence ;

Pauline est à ses pieds tomber en défaillance :
Et dans les mouvements d'un si sensible ennui
A fait tous ses efforts pour mourir devant lui.
À peine, en lui parlant, a-t-il pu s'en défendre ;
À peine de ses bras a-t-il pu se déprendre :
Mais enfin connaissant que l'ordre était pressé,
De ce fâcheux obstacle il s'est débarrassé.
Nous sommes avec lui passés dans une Chambre
Où l'air qu'on respirait n'était rien qu'Esprit d'ambre ;
Ce n'étaient en ce lieu qu'ornement précieux
Dont l'éclat magnifique éblouissait les yeux ;
Que meubles d'Orient, chefs-d'œuvre d'une adresse
Où l'art débat le prix avecque la richesse ;
Que Miroirs enrichis et d'extrême grandeur.

SABINE.

C'est mourir dans la pompe et dans la bonne odeur.

LE CENTENIER.

Un vaste Bassin d'or, où des eaux odorantes
Ornaient de leur parfum mille pierres brillantes,
N'y faisait éclater une valeur sans prix
Que pour y recevoir son sang et ses esprits.
Un de ses Affranchis, Ministre de l'Étuve,
L'a fait asseoir ensuite, à mi-corps dans la Cuve ;
Et retroussant ses bras au grand éclat du jour,
A passé promptement le rasoir à l'entour.
Ses Amis ont pâli voyant ouvrir ses veines
Qui d'une froide humeur étaient à demi pleines ;
Mais ce grand Philosophe à mourir disposé,
A vu courir son sang d'un Esprit reposé.

LA MORT DE SÈNÈQUE

Ne s'est non plus ému durant cette aventure
Que si d'un jour de fête il eût vu la peinture.
Amis, leur a-t-il dit, ne vous affligez pas ;
La Vertu vous défend de pleurer mon trépas :
Vous n'y trouverez rien d'indigne d'une vie
Dont les plus grands du Monde ont conçu de l'envie ;
Je meurs ; mais c'est sans crime ainsi que sans remords
Que du rang des vivants je passe au rang des morts.
C'est un certain Tribut qu'il faut bien que je rende,
La Nature le veut, et Néron le commande :
Tous deux forment des lois qu'on ne peut vider,
Et leurs Arrêts sont tels qu'on n'en peut appeler.
J'en subis la rigueur sans horreur et sans crainte ;
Ma volonté docile embrasse la contrainte.
Par la douce faveur d'un sommeil que j'attends
Bientôt César et moi serons tous deux contents
Lui de s'être défait d'un Vieillard inutile,
Moi de m'être rendu dans un heureux Asile,
Où nulle oppression ne se fait endurer
Où jamais l'innocent n'a lieu de soupirer,
Où pour tout intérêt l'Esprit est insensible
Et franc de passion, goûte un repos paisible.

SABINE.

Il a cru par ces mots se mettre au rang des Dieux.

NÉRON.

Ah ! laissons-le achever.

LE CENTENIER.

Alors levant les yeux,
Il a dit en poussant sa voix faible et tremblante ;

Dans le creux de sa main prenant de l'eau sanglante,
Qu'il peine à la jeter en l'air à sa hauteur ;
Voici ce que je t'offre ô Dieu Libérateur.
Dieu, dont le nouveau bruit à mon âme ravie,
Dieu, qui n'est rien qu'amour, Esprit, lumière et vie,
Dieu de l'homme de Tarse, ou je mets mon espoir :
Mon âme vient de toi, veuille la recevoir.
À peine a-t-il fini cet étrange langage,
Qu'une pâleur mortelle a couvert son visage :
Il a fermé les yeux d'un mouvement pareil
À ceux qu'on voit tomber abattus de sommeil ;
Et le voyant saisi d'une glace mortelle,
Je suis venu soudain t'en dire la nouvelle.

SABINE.

César, à ce récit tu parais tout changé :
Qu'as-tu donc, dis-le nous.

NÉRON.

Je ne sais ce que j'ai.

Tous mes sens sont troublés, et mon âme inquiète
Ne peut plus se remettre en sa première assiette :
Je brûle de colère et frissonne d'effroi ;
Je forcène, j'enrage, et je ne sais pourquoi
Une Érine infernale à mes yeux se présente ;
Un Fantôme sanglant me presse et m'épouvante.
Ne vois-je pas venir des bourreaux inhumains
Qui tiennent des serpents et des fouets en leurs mains ?
Je ne sais qui me tient en cette horreur extrême
Que je ne m'abandonne à me perdre moi-même.
Qui hâtera ma mort ? où sont les Conjurés

LA MORT DE SÉNÈQUE

J'y suis mieux résolu qu'ils n'y sont préparés
Que celui qui soupire après mes funérailles,
Me déchire le sein, me perce les entrailles,
Et rende ses souhaits accomplis de tout point.

SABINE.

Que veut dire Seigneur.

NÉRON.

Ah ! ne parle point.

Éloigne-toi d'ici ; fuis promptement, Sabine,
De peur que ma colère éclate à ta ruine :
Ô Ciel ! qui me veux mal et que je veux braver,
Des pièges que tu tends on ne se peut sauver :
Tu prépares pour moi quelque éclat de tonnerre,
Mais avant, je perdrai la moitié de la Terre.

